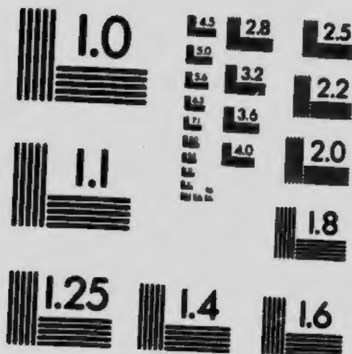
MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





HENRI D'ARLES

Le Collège sur la Colline

PARIS
F. R. DE RUDEVAL
Éditeur

LE COLLÈGE SUR LA COLLINE

Il a été tiré de cet ouvrage
un exemplaire sur Hollande van Gelder
parafé par l'éditeur

HENRI D'ARLES

LE COLLÈGE
SUR LA COLLINE



PARIS

F. R. DE RUDEVAL, ÉDITEUR

4, RUE ANTOINE DUBOIS, 4

1908

Nous avons lu la monographie intitulée : *Le Collège sur la colline* par Henri d'Arles, et nous l'avons jugée digne de l'impression.

Fr.-M.-A. Lamarche
Des frères prêcheurs
Lecteur en Sacrée Théologie.

Fr. Réginald Farly
Des frères prêcheurs

Permis d'imprimer :

Fr.-Henri Hage, O. P.
Vic. Gén.

Fall-River, 28 mai 1908



Les autorités de l'Université Brown m'ayant accueilli avec une courtoisie et une cordialité parfaites, et m'ayant accordé les permissions les plus larges de visiter les divers départements de cette grande institution intellectuelle, de m'enquérir de son fonctionnement, et d'assister aux cours, — je les prie de vouloir bien trouver ici l'expression de ma gratitude profonde pour tant de bonté simple et ouverte.

Il m'est doux de mentionner quelques noms, et de remercier tout particulièrement :

M. le Dean Alexander Meiklejohn, Ph. D.,

M. Henry Thatcher Fowler, Ph. D.,

M. Courtney Langdon, A. B.,

M. George Parker Winship, A. M.,

M. Maurice Dolt, Ph. D.,

M. B.-L. Hénin, B. L., L. L. B.,

et le très distingué humaniste et dilettante,

M. John Francis Greene, A. M.,

à qui je dois tant de vues suggestives et de renseignements précis, donnés avec la politesse la plus exquise et la plus raffinée.

Providence (R. I.) mars-avril 1908.

LE COLLÈGE SUR LA COLLINE

I

LES DEHORS — LES ÉDIFICES

Lundi, 30 mars 08

« Le Collège sur la colline ». « The college on the hill ». — C'est sous ce joli nom que, non seulement à Providence et dans le Rhode-Island, mais par tous les États-Unis, l'on désigne l'Université Brown.

Bien que ce soit déjà presque la nuit obscure, je veux m'y rendre, dès mon arrivée dans la ville distinguée, dont elle fait la gloire.

Sans doute, à cette heure, je n'y verrai personne, je ne pourrai commencer à m'enquérir de son organisation, de sa vie. C'est demain seulement qu'il me sera permis d'étudier son mécanisme, de m'initier au fonctionnement de tous ses rouages si compliqués. Je désire cependant aller la contempler dès ce soir, dans son cadre extérieur. J'en recevrai une impression première, — laquelle, encore que toute physique et matérielle, m'aidera peut-être à comprendre l'âme de cette grande institution, à la sonder jusqu'en ses profondeurs.

A la longue, les demeures des hommes ne se façonnent-elles pas, je dirais, à leur image? — Est-ce que, par-dessus leur structure immobile de brique ou de pierre, ne finit pas par flotter, je ne sais quoi

d'invisible, mais de très réel pourtant, qui nous révèle à demi l'usage auquel elles servent, la qualité, plus ou moins rare, d'activité humaine qui s'y déploie?...

Notre « car », poussé par une énergique machine, gravit donc une colline très haute et très à pic. C'est une véritable ascension. Et me voici en face des vastes terrains de l'Université. Ils sont séparés de la rue par une belle clôture en fer forgé, dont la ligne est rompue, de distance en distance, par de simples piliers de brique rouge, casqués de pierre. Au milieu des barreaux, dans chacun des espaces, se dessine un médaillon de forme ovale, autour duquel est tressée une couronne. Et, sur ces médaillons, des chiffres d'années ressortent en un fort relief.

La porte centrale, ouvragée avec art, et peut-être même surchargée d'ornements qui s'harmonisent plus ou moins bien avec l'enceinte, si simple et si unie, s'ouvre sur des pelouses plantées de grands ormes, à travers lesquelles circulent des allées d'asphalte. Je m'engage dans leur ruban sinueux. Et le spectacle qui s'offre alors à mes yeux ne manque pas de cachet. J'ai la sensation de me trouver dans un milieu où l'empire des idées prime tout, où règne une atmosphère plus sereine. Les bruits de la ville s'éteignent avant d'atteindre le sommet de cette « colline où l'on pense » (1). D'ici, c'est à peine si l'on en peut percevoir la rumeur confuse. Et je me dis que ce site supérieur est éminemment favorable à la retraite studieuse.

Des bâtisses de tout genre se dressent : il y en a en briques, d'autres en pierre brune mélangée de briques, d'autres en bois recouvert d'une épaisse couche de mortier ou de plâtre dont la blancheur éclate dans la pénombre. L'une de ces dernières est un monument d'ordre dorique. Elle a vaguement l'air d'un temple ancien, transplanté tout à coup de Grèce sous le ciel bien différent de l'Amérique, et qui y

(1) C'est presque le mot de Michelet, à propos de Lyon, — où son œil de poète a distingué « la colline où l'on travaille et la colline où l'on prie. » — Fourvières et la Croix-Rousse.

semble dépaysé. Les Américains sont grands imitateurs de l'antiquité grecque ou romaine, dans leurs constructions. Comme ils n'ont pas encore de style architectural en propre, — des esprits avisés prétendent qu'ils sont en train de s'en créer un, quelque peu composite, plein de ressouvenirs, original et personnel cependant, — ils choisissent volontiers, pour leurs édifices, les modèles classiques. Et il ne faut pas les en blâmer. Je constate seulement que cette chose archaïque, et d'une blancheur si crue, — qu'on ne peut prendre pour celle du marbre, — cette demeure artificielle, à laquelle manque la patine du temps, fait un effet étrange ici. La façade seule en est dégagée. Car le corps du bâtiment est pris entre deux constructions en brique rouge, qui l'enserrent, l'écrasent : voisins encombrants et prosaïques pour cette évocation d'un art perdu.

Au delà de ces bâtisses de premier plan, s'étend comme un quadrilatère, également semé d'un beau gazon entrecoupé d'allées, et d'où fusent aussi de nobles ormes. Ce quadrilatère, libre du côté de la rue Georges seulement, le long de laquelle s'aligne la même palissade de fer, aboutissant à une porte latérale, moins majestueuse que l'autre, mais belle encore, — est bordé, sur ses autres côtés, de constructions qui me paraissent toutes neuves et d'un goût assez pur. Par bonheur, je rencontre un étudiant qui veut bien me donner les noms de ces divers édifices.

Là bas, à gauche, le « Rockefeller Hall », en brique alternant avec de la pierre, — sorte de club où les universitaires vont lire le journal, se récréer, prendre le thé. Puis le « laboratoire de chimie », en brique rouge, — une boîte. Le « Sayles Hall », en véritable style de chapelle, d'un gothique un peu lourd, « agenouillé dans sa robe de pierre » (1). Le « Wilson's Hall », en pierre gaie, couleur de sable, de forme coquette. Et, pour finir, un pavillon charmant de lignes et de tons,

(1) *« Où Cologne et Strasbourg, Notre-Dame et Saint-Pierre »*
« S'agenouillant au loin dans leur robe de pierre... »

MUSSET, *Rolla.*

quelque chose de discret, de mesuré, d'élégant, en pierre qu'on appelle « lime stone », « pierre à meule », — avec un portique encadré de deux jolies colonnes ioniques, surmonté d'un fronton très délicatement ouvré : cette petite merveille fraîche. qui s'est épanouie voici deux ou trois ans, est marquée d'un blason où l'on peut lire ce seul mot « Gaudeo », et s'intitule : « The John Carter Brown Library », — « Americana ». Elle abrite la collection, la plus nombreuse et la plus précieuse qu'il y ait au monde, de cartes, manuscrits, livres, concernant les deux Amériques. Nous y reviendrons.

Par delà cet ensemble déjà imposant, surgissent encore d'autres constructions, disséminées sur un vaste espace. Pour parler exactement, l'Université en compte dix-sept. Et ce n'est pas suffisant. L'on en projette de nouvelles, Ce collège, qui a eu des commencements si humbles, a envahi graduellement la colline altière. Ses maisons en occupent le large et onduleux sommet, débordent jusque sur ses pentes. S'il lui a donné son nom, si on ne l'appelle plus que « college hill », c'est à très juste titre, en vertu d'un droit régulier de conquête pacifique. Il serait assez difficile vraiment de préciser où cette conquête s'arrêtera. Car, ses limites reculent d'année en année.

En plus des bâtiments qui constituent ce que j'appellerai le cadre officiel de l'Université, il reste quantité de maisons plus modestes, affectées à des usages divers, toutes appartenant à la corporation de Brown. Cela fait donc que ce collège est tout un monde, forme une ville à côté de la grande, influant sur celle-ci en distinction, l'imprégnant d'une noblesse à part. Un de ses plus charmants professeurs me disait, avec un sourire malin : « Si Providence n'avait pas l'Université, ce serait un autre Fall River. » — On ne peut, en effet, mettre en doute que le contact quotidien avec une institution d'enseignement qui fonctionne à merveille et qui est constamment en progrès, ne soit, pour la capitale du Rhode-Island, la meilleure des fortunes, et ne relève sa physionomie d'un grain de spiritualité et d'intellectualisme.

Mais il est tard. Il me faut rentrer chez moi. Je reviens sur mes pas.

— Toutes ces lumières, que je vois briller, çà et là, aux fenêtres, je me demande ce qu'elles éclairent : un travail ardu et opiniâtre, ou de frivoles lectures, ou des groupes qui s'amusent? — Et quelle est cette haute tour massive qui s'érige en un coin du parc d'entrée? — Un cadran la couronne, qui sonne harmonieusement les heures. Ces notes graves, profondes, qui s'épandent dans l'atmosphère recueillie, silencieuse, me plaisent, me font rêver. Et pourtant, ce monument, que la nuit agrandit encore, qu'elle revêt de son mystère, ce monument, comme tous ceux que j'ai vaguement, confusément, contemplés tout à l'heure, est trop frais, trop neuf. Ces pierres ou ces briques viennent d'éclore au jour; elles sont travaillées d'hier; elles portent l'empreinte trop récente du moule, ou du ciseau de l'ouvrier.

Tous ces édifices manquent de l'indéfinissable attrait que le temps seul communique aux choses : charme fait d'histoire, de vie, de souvenirs, — subtile émation d'âmes, qui flotte autour des vieux murs, les imprégne, nous les rend comme savoureux...

II

LA VIE ADMINISTRATIVE — LES OFFICIERS INSCRIPTIONS

31 Mars

Le plein jour me permet de relever des inscriptions qui m'ont échappé hier soir.

D'abord, au haut de l'admirable porte centrale, inséré dans le grillage en fer forgé, le sceau de l'Université, avec la devise : « *In Deo speramus* ».

Sur le pilier de droite, en maçonnerie solide, se voit, gravé dans la pierre, le sceau de la ville de Providence, fondée en 1636, incorporée en 1832, avec la devise : « *What cheer* ». — Sur le pilier de gauche, le sceau de l'état du Rhode-Island, — une ancre, avec la devise : « *Hope* », et, en exergue : « Seal of the State of Rhode-Island and Providence plantations. »

Dans le mur de droite, est incrustée une grande pierre, contenant la très belle inscription suivante :

HÆC STVDIA
ADVLESCENTIAM ALVNT
SENECTVTEM OBLECTANT
[redacted]
AC SOLACIVM
PRÆBENT (1)

(1) « Ces études nourrissent l'adolescence — réjouissent la vieillesse — servent d'ornement dans la prospérité — offrent un refuge et une consolation dans les choses adverses. » — Cicéron. Pro Archiâ.

A la noblesse et à la sérénité de la pensée, aussi bien qu'à la ferme élégance de la facture, on reconnaît, dans cette sentence, le génie de Cicéron.

Elle a son pendant, — tout moderne, — sur le mur de gauche :

IN MEMORY OF
AVGVSTVS STOVT VAN WICKLE
BY ACHIEVEMENT HE HONORED
BY GIFT HE REMEMBERED
HIS ALMA MATER
MCMI (1)

Ce monsieur Augustus van Wickle a fait cadeau à l'Université, non seulement de cette porte principale, mais encore de l'édifice qui lui fait presque vis-à-vis, et connu sous le nom de « Administration Building. »

Quant à la tour monumentale, dont j'ai dit un mot dans mes impressions d'hier, c'est aussi un « memorial ». Elle s'appelle :

THE CARRIE TOWER

Au-dessus de la petite porte corinthienne, par laquelle on a accès à un escalier intérieur conduisant au campanile ajouré qui la termine, je lis ces mots bibliques :

LOVE IS AS STRONG AS DEATH (2)

Sur le côté méridional, une inscription nous donne la clef de cette phrase touchante :

(1) « A la mémoire de Augustus Stout van Wickle. Par ses succès, il a fait l'honneur, par ses dons il s'est souvenu de son Alma Mater. » Cette dernière inscription a été composée par le Président actuel de l'Université.

(2) « *Fortis est ut mors dilectio.* » « *L'amour est fort comme la mort.* » Cant. VIII. 6.

A GIFT TO HONOR THE MEMORY OF
CARRIE MATHILDE DAVGHTER OF THE LATE NICHOLAS BROWN OF PROVIDENCE
FROM HER HVSBAND PAVL BAINOTTI OF TVRIN ITALY (1)

—

Le Président de l'Université, — le Révérend William Herbert Perry Faunce, A. M., D. D., L. L. D., est absent. — Entre parenthèses, le collège Brown étant de fondation baptiste, ayant eu pour pères et pour protecteurs des sectateurs très ardents et très zélés de cette confession, la loi première de cette institution veut que la présidence à vie en soit toujours confiée à un ministre baptiste. Ainsi, le Président actuel a été longtemps Recteur de la fashionable église baptiste de la 5e Avenue, à New-York.

Et non-seulement le Président, mais les plus hauts fonctionnaires de l'Université, doivent, en vertu de la tradition, appartenir à cette secte. Et j'ai tout lieu de croire que les professeurs mêmes sont choisis, de préférence, parmi des chrétiens baptistes. Je ne dis pas que ce soit là une règle absolue. Je sais, en effet, des professeurs qui sont épiscopaliens, j'en sais qui sont catholiques, j'en sais, enfin, qui ne sont d'aucune dénomination, et qui ne s'en cachent pas. Mais enfin, l'administration du collège relevant uniquement de membres de la confession baptiste, il n'y a pas beaucoup de risque à affirmer qu'à tout le moins sa tendance doit être de recruter plutôt parmi les siens le corps enseignant. Autant le noter de suite, Brown est « *sectarian*, » à la condition qu'on prenne ce mot dans le sens le plus large possible. Je veux simplement signifier qu'elle a été marquée, dès son origine, d'un cachet religieux très déterminé, et une sorte de gratitude envers ses fondateurs porte les autorités actuelles à le lui conserver à peu près intact.

Il ne s'ensuit aucunement qu'on y fasse la moindre propagande confessionnelle. Bien au contraire. Les élèves, qui sont, cette année,

(1) Un don pour honorer la mémoire de Carrie Mathilde, fille de feu Nicolas Brown, de Providence, de la part de son mari, Paul Bainotti, de Turin, Italie.

au nombre de 1200, viennent de tous les points du pays et même de l'étranger (on y compte un chinois, quelques syriens et d'autres,) et se répartissent parmi les croyances les plus diverses. La religion catholique, pour une, y est très largement représentée. Or, je ne sache pas que la moindre pression soit exercée sur les esprits, soit dans un sens, soit dans l'autre. L'atmosphère n'est nullement, comme on pourrait le croire, saturée de « sectarianisme ». Oh ! que non ! Chacun est absolument libre de suivre sa croyance, et j'ajoute que si l'on voyait quelqu'un, qu'on saurait appartenir à telle confession, n'en pas observer les lois et les pratiques, on en serait assez mal impressionné.

C'est, je crois, la remarque de M. Paul Bourget, que les collèges américains « imitent la vie ». — Et ceci est très vrai, en particulier au point de vue religieux. Dès leurs années de collège, les élèves sont placés dans un milieu tout à fait semblable à celui qu'ils trouveront à leur entrée dans le monde, dans la vie active, — milieu où les croyances les plus bigarrées voisinent, sans se pénétrer mutuellement.

Il est à peine besoin de dire que nous ne faisons pas, ici, de thèse. Car ce serait une question à étudier s'il ne vaudrait pas mieux, pour les étudiants catholiques, par exemple, qu'ils fussent placés dans une université catholique. Et l'on peut prévoir quelle serait, à cela, notre réponse. Mais, les universités catholiques n'abondent pas aux États-Unis. Et la plupart des jeunes gens de Providence ou des villes voisines, qui veulent suivre un cours supérieur, n'auraient pas les ressources suffisantes pour aller graduer à Washington, ou à Notre-Dame, dans l'Indiana. Me tenant donc dans l'ordre positif, et prenant les choses telles qu'elles sont, je dis qu'ici, à Brown, les élèves se trouvent dans des conditions de liberté et de responsabilité personnelles absolues, en ce qui touche leur foi, spécialement. « *Aetatem habent* », suivant le mot de l'évangile, on les suppose parvenus à l'âge viril, on les traite en hommes. D'autre part, ils rencontrent et coudoient des esprits et des cœurs épris de l'idéal religieux le plus diversement nuancé, et souvent le plus différent, sans que cela influe sur leurs bons rapports

de camaraderie et de politesse. N'est-ce pas là comme l'apprentissage, l'image anticipée de la vie qui les attend, dans ces milieux si mélangés, que les États-Unis offrent sur tout leur territoire ?

Reprenons notre récit.

Le Président de l'Université est donc absent, en Californie, où il donne une série de conférences sur des questions philosophiques. L'on me conduit chez le premier personnage après lui, ou le « dean ». Le « dean » remplit les fonctions de directeur ou de haut préfet de discipline générale. Je crois comprendre que c'est lui qui voit à tous les détails de l'administration, pour ce qui concerne les choses de l'enseignement, tandis que le Président ne surveille que les grandes lignes. Il sert comme de secrétaire intime à ce dernier. Il vient le second des cinq officiers qui composent le comité du pouvoir exécutif.

Le « dean » ici s'appelle M. Alexandre Meiklejohn. Il signe : PH. D. Docteur en philosophie. Nous verrons plus tard ce que ce titre signifie. C'est le plus haut degré que puisse conférer l'Université.

M. Meiklejohn, qui est encore jeune, m'introduit dans son cabinet particulier. Il me laisse lui exposer en quelques mots l'objet de ma visite, et m'accorde, le plus gracieusement du monde, toutes les autorisations voulues ; il me rédige même une lettre de présentation aux professeurs et aux officiers des divers départements de l'Université, conçue dans les termes les plus obligeants. J'y lis ceci, entr'autres : « *Mr. — is visiting the university to write a description of it as a typical american college.* » — Me voici donc muni d'un passe-port qui me donnera entrée partout, — aux salles de cours, de jeux, dans les bibliothèques, etc.

M. le « dean » veut bien m'initier à quelques détails touchant l'administration financière de l'Université. Elle est aux mains d'un comité, « *board of trustees* », qui compte des membres un peu partout aux États-Unis, jusqu'en Colorado, par exemple. Ce Bureau se recrute presque uniquement parmi les anciens gradués les plus marquants. Ainsi, le gouverneur actuel de l'État de New-York, l'honora-

ble Charles Evans Hughes, — qui est en même temps l'un des hommes les plus en vue du parti républicain, à tel point qu'on le désigne comme candidat à la Présidence, pour les prochaines élections, — en fait partie (1). Ces messieurs s'occupent d'abord de recueillir les fonds réguliers provenant de la pension des élèves et des recettes de l'enregistrement, « *registration fee* ». Et leur rôle consiste encore à provoquer la générosité d'anciens élèves qui se seraient enrichis, ou de millionnaires facilement intéressés aux œuvres de l'éducation. Ce que l'Université a acquis, de ce dernier chef, est énorme. Tout dernièrement, par exemple, M. Carnegie lui faisait cadeau de deux cent cinquante mille dollars, 250.000, pour l'érection d'une bibliothèque qui devra coûter un million (2). Et l'on n'aura pas de peine, j'en suis sûr, à trouver le reste de la somme.

Fonds réguliers, legs, dotations, — le Bureau est chargé d'administrer cela, de répartir cela en salaires aux professeurs, d'en affecter telle ou telle part à l'érection de constructions nouvelles. Cela se fait froidement, méthodiquement, avec ce merveilleux sens des affaires, qui caractérise les Américains, qui est comme le génie de la race. Sans secousses, sans heurts, vont les choses, conduites avec une prudence à la fois calculatrice et progressive.

L'Université jouit d'une rente procurée par environ trois millions cinq cent mille dollars. Pour plus de précision, en avril 1907, les fonds de l'Université s'élevaient à 3,217, 521.31. Et ce chiffre formi-

(1) M. Hughes n'est pas le seul homme politique célèbre qui soit sorti de Brown. Entre tant d'autres, je veux citer le nom de John Hay, litterateur et diplomate, qui fut tour à tour Chargé d'Affaires à Vienne, Secrétaire de Légation à Paris et à Madrid, Editeur du New-York Tribune, Ambassadeur en Angleterre, et enfin Secrétaire d'Etat dans les cabinets de Mac Kinley et de Roosevelt. Hay est mort en 1906, je crois. L'ouvrage le plus remarquable qu'il ait laissé, au point de vue de la langue, s'intitule : « *Castillian Days* ». Cet esprit distingué avait pourtant conservé, de son éducation première, un certain fanatisme à l'égard de la religion catholique. Et, précisément dans « jours castillans », l'on trouve des appréciations du clergé espagnol qui étonnent par leur étroitesse. Cela dépare un ouvrage dont la valeur littéraire est incontestable.

(2) Cette bibliothèque s'appellera : « *The John Hay Library.* »

dable ne comprend pas les 500.000 dollars affectés exclusivement à l'entretien et à l'accroissement de la « John Carter Brown Library » ou « *Americana* ».

Quant à la richesse immobilière, elle est évaluée à dix ou onze millions de dollars. Jolie somme pour un collège, qui, à son origine, en 1764, n'avait même pas de quoi payer un salaire à son premier président, James Manning!

Et pourtant, avec quelle raison raisonnante l'on suppute ici ces millions! Comme il en faudrait aux « trustees » bien davantage pour réaliser les créations et les embellissements dont ils rêvent!

Le « dean » me conduit dans le cabinet particulier du Président, contigu au sien, — très belle pièce, où je vois une horloge antique, et où l'on me signale, en particulier, deux vieilles gravures en couleur, très fines et très nettes (1), aux bordures un peu fanées, et d'autant plus exquises.

— La première représente Moses Brown, l'un des bienfaiteurs de l'université, — figure extrêmement caractéristique, nez long, mince, recourbé à la pointe, personnification du puritanisme. Et Saint-Gaudens, pour sa fameuse composition, « *Le Puritain* » dont je voyais la maquette originale, l'autre jour, au musée des Arts de New-York, Saint-Gaudens a-t-il eu sous les yeux cette gravure de l'un des types les plus accentués de la primitive Amérique protestante? Ce serait à croire, tant son œuvre porte de traits que je retrouve dans cette physionomie. Son « Puritain » toutefois a une rondeur, et comme une bonhomie graves, plus plaisantes à voir, que la sécheresse, j'allais dire les arêtes de cette figure ci (2).

(1) Qui donc a dit de la gravure que c'était « un art perdu? » Malheureusement! Les procédés modernes, purement mécaniques, l'ont remplacée, je ne dis pas avec avantage. On faisait autrefois, à la main, des images, que notre industrie, si perfectionnée, ne peut imiter pour le fini, le rendu, la conscience de l'exécution.

(2) Je sais parfaitement que cette fameuse statue du « *Puritain* » a surtout été inspirée par un modèle particulier, le deacon Samuel Chapin. Encore qu'elle porte le nom de ce dernier, il faut cependant y voir moins un portrait qu'une synthèse,

— L'autre reproduit le seul bâtiment dont se composait originairement le collège. A côté, la petite maison modeste, en style « colonial », où logeait le président. Cela est en plein champ, comme posé au hasard, au milieu d'un terrain inculte. Cela s'élève sur une colline absolument déserte. En vérité, les commencements de cette institution ont été plus qu'humbles. Et quel admirable essor elle a pris en à peine un siècle et demi ! Ses fondateurs ont-ils prévu, pour leur timide essai, un avenir aussi brillant ? Prévu que le haut plateau solitaire, où ils avaient bâti leur collège, comme un phare perdu, serait, en aussi peu d'années, envahi presque tout entier, par une merveilleuse floraison d'édifices ?

Si l'ancienne maison du président a disparu, on a gardé, du moins, la massive et oblongue construction en brique qui constituait tout le premier collège. On l'appelle « University Hall ». Elle s'érige au beau milieu des terrains. Elle est devenue le centre, autour duquel ont germé des monuments plus luxueux, lesquels, s'ils flattent sans doute davantage le regard, et l'éblouissent même, ne savent peut-être pas le retenir aussi bien que cet unique témoin du passé.

D'autres souvenirs, que ceux qui se rattachent aux efforts des fondateurs pour implanter, dans un milieu si nouveau, une institution éducationnelle de premier ordre, le consacrent. Et il est peut-être moins cher encore et moins vénérable, pour avoir seul abrité, pendant des années, les premières générations d'étudiants, que pour avoir servi d'asile, à une époque héroïque, aux troupes réunies de notre France et de la jeune colonie américaine, en lutte contre l'Angleterre pour conquérir à jamais l'indépendance de ce pays. — La France n'a donc pas attendu le règne de Napoléon III pour inaugurer l'ère des nationa-

dans laquelle il a plu au sculpteur de rassembler et de fondre les traits pris à des types divers, qu'une même mentalité animait.

L'exposition rétrospective de toute l'œuvre du Maître s'est tenue au « *Metropolitan Art Museum* en mars dernier. Tout New-York s'y est porté. J'ai eu le plaisir de la visiter longuement en compagnie d'un sculpteur français déjà célèbre, Pierre Feitu, dont le talent ne le cède en rien à celui de Saint-Gaudens.

lités. Hélas ! La politique généreuse et désintéressée par laquelle, surtout au XIX[e] et sous le Second Empire, elle a voulu favoriser l'émancipation des peuples, l'organisation des petits états en groupements plus ou moins homogènes et unifiés, a peut-être été, le plus souvent, à son grand désavantage (1). Reconnaissons toutefois que les États-Unis ne lui ont jamais donné lieu de regretter ce qu'elle a fait pour les aider à prendre conscience de leur vie nationale.

Une plaque de bronze, posée à l'angle sud-ouest de l'« *University Hall* », commémore ce souvenir historique :

(1) V. dans « *Histoire de la France contemporaine* » par M. Gabriel Hanotaux (Tome I, ch. I, pp. 5 et seqq.) de très belles considérations sur cette politique des nationalités, érigée en système par ce rêveur que fut Napoléon III, et sur ses conséquences pour la France.

THE RHODES ISLAND SOCIETY
OF THE SONS OF THE AMERI-
CAN REVOLVTION COMMEMO-
RATES BY THIS TABLET THE
OCCVPATION OF THIS BVILD-
ING BY THE PATRIOT FORCES,
AND THEIR FRENCH ALLIES
DVRING THE REVOLVTIONARY
WAR. FOR SIX YEARS ALL AC-
ADEMIC EXERCISES IN THIS
VNIVERSITY WERE SVSPEND-
ED, FACVLTY, STVDENTS AND
GRADVATES ALMOST TO A MAN,
WERE ENGAGED IN THE SER-
VICE OF THEIR COVNTRY.
MAY ALL WHO READ THIS IN-
SCRIPTION BE STIMVLATED
BY THEIR EXAMPLE TO RE-
SPOND AS LOYALLY TO THEIR
COVNTRY'S CALL :
« DVLCE ET DECORVM EST
PRO PATRIA MORI »

ERECTED 1897

—

« La Société des Fils de la Révolution américaine du Rhode-Island commémore par cette plaque l'occupation de cette bâtisse par les forces des patriotes, et leurs alliés français, durant la guerre de la Révolution. Pendant six ans, tous les exercices académiques furent suspendus dans cette Université, la faculté, les étudiants et les gradués, presque comme un seul homme, furent engagés au service de leur pays.

Puissent tous ceux qui liront cette inscription être stimulés par leur exemple à répondre aussi loyalement à l'appel de leur pays ! »

Il est doux et beau de mourir pour la patrie ».

Erigée en 1897.

—

Le « dean » nous invite ensuite à visiter l'étage supérieur, dont le centre est occupé par la salle des séances du Bureau d'administration. Quel confort ! Quel luxe même ! Ces messieurs, pour discuter de la répartition des fonds et des autres questions d'intérêt général, peuvent s'asseoir dans des fauteuils d'acajou solide, dont la structure, simple et élégante, ne serait pas indigne d'une assemblée de rois.

De là, nous passons dans une pièce attenante, dite « salle de philosophie ». C'est une sorte de bibliothèque spéciale, réservée aux étudiants les plus réfléchis, qui désirent entrer en contact avec les maîtres de la pensée antique et moderne. « Voyez, — me dit notre *cicerone*, — notre galerie de héros ». — Et il me montre, appendus au mur, des portraits de Schopenhauer, de Nietzsche, et une vieille gravure en couleur représentant ant, pour lequel il professe une très vive prédilection. — Quand nous étudiions, pour le réfuter d'ailleurs, le système Kantiste, je me rappelle que notre professeur nous avait cité l'admirable description que Michelet avait tracée de ce singulier

personnage (1). Et j'ai plaisir, devant cette estampe archaïque, d'évoquer en esprit les phrases sonores de l'historien-poète. Lequel de ces deux portraits est le plus ressemblant ? Mais, - au lieu de chercher à établir entre eux une comparaison impossible, pourquoi ne pas admettre plutôt qu'ils se complètent l'un et l'autre, qu'ils contiennent chacun leur part de vérité objective ? — Dans la gravure, cette vérité est à la fois plus précise et plus impersonnelle ; — dans le tableau du grand artiste, elle est plus large. Tout peintre met nécessairement quelque chose de lui, de sa façon de voir et de sentir, dans son œuvre. Et il serait assez difficile de déterminer tout ce qui s'est mêlé de l'âme du grand écrivain, quand il enlevait, en quelques touches claires et sûres, la physionomie si étrange du philosophe de Kœnigsberg.

Mieux que ces images d'hommes qui n'ont laissé derrière eux que des doctrines assez suspectes, et même, comme Nietzsche, destructives de tout ordre social — j'admire la reproduction, en demi-teintes grises extrêmement douces, d'un bas-relief, où le Sage par excellence de l'antiquité, Socrate, loqueteux, mais la figure si sereine et si profonde, le front admirablement sculpté par la pensée, Socrate, assis sur un banc de pierre, appuyé sur un mauvais bâton, initie de jeunes disciples aux vérités transcendantes...

... Dans l'après-midi, l'on vient me présenter plusieurs étudiants, dont quelques-uns peuvent s'exprimer assez bien en notre langue. Ce sont tous jeunes gens de parfaite éducation. Il paraît exister entre eux

(1) Voici cette description : « Au fond de l'Allemagne du Nord, vivait alors une bizarre et puissante créature, un homme, non, un système, une scolastique vivante, hérissée, dure, un roc, un écueil, taillée à pointe de diamant dans le granit de la Baltique. Toute philosophie humaine avait touché là, s'était brisée là, et lui, immuable, nulle prise au monde extérieur. On l'appelait Emmanuel Kant. Lui, il s'appelait critique. Soixante ans durant, cet être tout abstrait, sans rapports humains, sortait juste à la même heure, et, sans parler à personne, accomplissait, pendant un nombre donné de minutes, précisément le même tour, comme on voit, aux vieilles horloges des villes, l'homme de fer sortir, battre l'heure, puis rentrer ».

une franche camaraderie. Ils sont également très ouverts à l'égard de leurs professeurs, en qui ils voient plutôt des frères aînés que des maîtres. Je recueille une foule d'observations sur la vie à l'Université. Cela passera dans mes notes, car c'est très particulier.

III

ATHLÉTISME — TRÉSOR UNIQUE A TRAVERS LES LIVRES

Mercredi 1er avril

Journée exquise et radieuse et fraîche. Le firmament est d'un azur de riche qualité. Et des flocons neigeux flottent en grâce dans cet océan de saphir. L'atmosphère est absolument limpide. Comme les grands ormes se profilent droits et nets dans les clartés matinales! Je ne sais quoi de plus tendre nous tombe du ciel, quelle tiédeur, toute saturée de sève, s'épand. Une vie nouvelle anime les pelouses. Leur verdeur renaît. Toutes les bâtisses de l'Université se détachent en vigueur dans cet air diaphane; leurs lignes, leurs angles, leurs moindres contours se dessinent nettement au milieu d'un « soleil qui poudroie. »

Les étudiants sortent de la chapelle. Chaque matin, à la même heure, ils y vont faire leur prière. Demain, j'espère arriver assez tôt pour assister à cet exercice mystique, qui a bien quelque chose de curieux dans un tel milieu : — vestige de l'esprit primitif qui a présidé à la naissance de cette institution; — attestation officielle, de la part des autorités, non seulement de l'existence idéale de Dieu, mais de sa providence à l'égard de chacun de nous, du rôle de son esprit dans l'illumination des intelligences; — reconnaissance solennelle de la religion comme directrice des nobles labeurs de la pensée.

Certes, je déplore les erreurs du protestantisme, et je sais trop que les fondateurs de ce collège n'ont possédé, en fait de vérités religieuses,

que des notions incomplètes et pauvres. Mais, ne faut-il pas admirer leur foi, même tronquée, les louer de la forte empreinte chrétienne dont ils ont voulu marquer leur œuvre ? Le puritanisme avait de très grands côtés. Et, s'il eut, sans doute, mieux valu, pour les puritains, et pour le monde nouveau qu'ils avaient à fabriquer de toutes pièces, qu'ils eussent possédé la vérité totale et intégrale, encore est-il permis de se féliciter que cette grande entreprise ait été laissée à des chrétiens solides, dont la croyance, toute mélangée d'erreurs qu'elle était, tenait cependant de ses origines des principes de fécondité et de vie (1).

Ma première visite est pour le « Rockefeller Hall ». Le style de cette bâtisse n'a rien de sévère, ainsi qu'il convenait à sa destination.

C'est, en effet, surtout, un lieu de récréation. Ces bons Américains songent à tout. Et M. John D... (le fameux milliardaire n'est jamais autrement désigné, aux Etats-Unis), s'est souvenu que l'esprit des universitaires avait aussi besoin de se détendre, de se délasser. Il a donc voulu leur en donner princièrement l'occasion.

La façade principale, qui regarde le « campus », est ornée de deux inscriptions :

ROCKE-
FELLER
HALL.
ERECTED
A.D.MCMIII.

FOR THE
SOCIAL AND
RELIGIOUS
USES OF
BROWN MEN

Ce mot de religion, que contient la seconde inscription, me surprend un peu, au frontiscipe d'un monument qui est loin d'avoir l'air d'un temple, et dont l'intérieur doit s'emplir d'un tout autre murmure que

(1) C'est le lieu de rappeler la parole de Lamennais : « Le siècle le plus malade n'est pas celui qui se passionne pour l'erreur, mais le siècle qui néglige, qui dédaigne la vérité ». (Essai sur l'indifférence. Introduction).

celui de la prière, se parfumer d'une autre odeur que de celle de l'encens.

En effet, la première pièce, à gauche, est un superbe fumoir, meublé de tables, fauteuils, sofas d'un grand luxe. Aux murs s'encadrent de magnifiques gravures, d'après des œuvres de maîtres. Je remarque, par exemple, une Sibylle et un Prophète, de Michel-Ange. Sur le manteau de la cheminée, se pose le traditionnel buste de Dante. Au-dessus, un bas-relief en plâtre, représentant un coursier avec son cheval qui se câbre, détail de la frise du Parthénon, je crois.

Quelques étudiants sont là, qui causent et fument, et se chamaillent, et sifflent, et s'assèyent, en prenant ces postures, d'un laisser-aller, d'une nonchalance extrêmes, qu'on ne voit guère qu'en Amérique. Je m'étonne, à ces heures de la matinée, si favorables à l'étude, de voir des élèves en récréation. Et l'on m'explique que la liberté la plus complète règne dans cette Université. Aucun règlement n'entrave l'initiative, la responsabilité personnelles. Chacun est artisan de son propre avenir. Seulement, tant pis pour ceux qui s'abandonneraient aux caprices de la vingtième année. Car, des examens fréquents, et qui se font plus sévères, avec le progrès régulier de l'enseignement, et l'augmentation du nombre des élèves, sont la sanction supérieure qui récompense l'assiduité au travail, ou punit, de la meilleure des façons, le mauvais emploi du temps.

A droite s'ouvre la salle dite des « Trophées ». On y voit, rangées symétriquement dans de belles armoires vitrées, des coupes d'argent, des médailles de bronze, d'argent et d'or, qui furent le prix de victoires, remportées par les étudiants de Brown sur leurs concurrents des autres Universités, dans les diverses joûtes athlétiques qui ont lieu presque tout le long de l'année scolaire : « foot-ball », « basket-ball », boat-racing », et surtout ce jeu national par excellence, le « base-ball » (1).

(1) Aujourd'hui même, 1er avril, dans l'après-midi, les étudiants du Bowdoin College, de Brunswick (Maine), viennent lutter avec ceux de Brown dans une partie de base-ball.

En effet, les élèves des diverses Universités se rendent mutuellement visite pour des fins athlétiques. Ces jeux sont annoncés longtemps à l'avance. L'on vient de partout pour y assister. Les grands journaux s'en occupent. Cela est tout un événement. Cela constitue l'une des principales attractions de la vie américaine. Dans la haute société, l'on fait des paris, parfois assez considérables, à qui gagnera. Au jour fixé, — c'est-à-dire soit le mercredi, soit le samedi après midi, — le public envahit donc le terrain où doit avoir lieu la joûte. Comme les entrées sont payantes, le « club » réalise ainsi des recettes assez rondes, qui servent à couvrir les frais de voyage, de réception, etc. L'on m'assure que, l'an dernier, le club de Yale a eu un profit net de 80.000. Cet argent ne va pas au fond commun de l'Université. Du tout. Il est la propriété du « team », lequel se renouvelle, d'année en année, partiellement du moins. On l'emploie à améliorer les équipes, ou à d'autres fins particulières. Ainsi, il arrive qu'une de ces joûtes, — telle les régates, par exemple, — coûte ordinairement plus qu'elle ne rapporte. Alors, on prend sur la réserve pour combler le déficit.

L'esprit américain, si rompu aux affaires, se retrouve donc au sein de ces puissantes organisations athlétiques. Les jeunes universitaires veulent bien s'amuser, s'entraîner le physique, se développer les muscles, dans des exercices dont presque tous sont assez violents. Mais ces joûtes mémorables ne sauraient être uniquement pour le plaisir. Elles deviennent, au contraire, en ces milieux, avant tout pratiques et positifs, l'occasion de quelque chose, qui ressemble, à s'y méprendre, à de la spéculation. L'américain a pour moindre défaut de se laisser emporter à des entreprises qui auraient pour unique but de satisfaire ses goûts. Le souci du profit à tirer de tout, ne le quitte guère. Et nos jeunes athlètes des Universités, entr'autres, pourraient à bon droit adopter pour devise le vers célèbre d'Horace :

« *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci* » (1).

(1) Ars Poetica, v. 343.

Au fond de la salle, d'autres armoires renferment les balles ou les autres instruments de jeu, utilisés par le « Brown Team » dans les divers concours dont l'issue lui fut favorable. Comme ils furent à la peine, ils méritaient d'être à l'honneur. Chacune de ces choses porte une étiquette de cuir blanc, sur laquelle sont inscrits le lieu et la date de la joûte victorieuse, ainsi que le nom de l'adversaire qui y fut terrassé.

Attenante à la salle des trophées, est une salle de lecture, où je ne vois que des journaux et des « magazines », ou revues plutôt superficielles. A propos, je veux noter qu'à Brown se publie un petit journal de quatre pages, lequel s'intitule : « *Brown Daily Herald* ». Cette feuille lilliputienne contient à peu près exclusivement des nouvelles que j'appellerai de famille. C'est comme une chronique ouverte de l'institution. Elle est quotidienne. Elle fonctionne sur le modèle des grands journaux. Son personnel d'éditeurs, de rédacteurs, d'administrateurs, se recrute uniquement parmi les étudiants.

On me dit qu'il n'y a que trois ou quatre Universités qui possèdent ainsi leur journal officiel.

Outre ce petit quotidien, les élèves publient encore une revue mensuelle vraiment importante, sous le nom de « Brunonia ».

Au premier étage, sont des salles de réunion pour les comités de diverses associations, comme celle des jeunes gens de l'association chrétienne, par exemple — Y. M. C. A. — Un grand et bel auditorium, occupant une bonne partie de cet étage, sert à donner des conférences publiques, et même des pièces, car un théâtre s'y adapte à volonté.

La façade, qui longe la rue Waterman, porte également deux inscriptions, dont l'une est en français :

IL SE FAVT ENTR'AIDER C'EST LA LOI DE NATVRE	VIVAT-FLOREAT CRESCAT-BRVNONIA

—

Je consacre le reste de la matinée à visiter l'*Americana*. Comme je l'ai dit déjà, l'on appelle de ce nom un monument tout neuf, en pierre d'un gris très discret et distingué, presque d'un gris de perle, et qui contient 20.000 volumes, tous traitant de l'une et l'autre des deux Amériques. Aucun de ces ouvrages n'est postérieur à 1800, et un bon nombre remontent aux dernières années du quinzième, et aux premières du seizième siècle. En excluant ainsi tout ce qui n'est pas au moins vieux de cent ans, et en tâchant de recueillir les publications les plus variées, concernant l'histoire, la géographie, la faune, la flore, les langues, les mœurs, la colonisation des Amériques, l'on en est arrivé à composer une « librairie » des plus rares et des plus précieuses, la plus complète, en ce genre, qu'il y ait au monde.

L'honneur et le mérite de cette création ne reviennent pas à l'Université. C'est John Carter Brown, riche marchand de Providence, qui conçut ce projet curieux, et qui le mit à exécution avec toute la patience, et j'allais dire, tout l'art d'un bibliophile de profession. Ajoutons qu'une fortune immense lui permit de satisfaire ses goûts de collectionneur, et qu'il fut servi par un agent très intelligent et très avisé, le célèbre Henry Stevens.

John Carter Brown mourut en 1874. Sa veuve hérita, en particulier, de cette collection, à laquelle elle ajouta beaucoup. En 1898, elle la légua, à son tour, à l'un de ses deux fils, John Nicholas Brown. Celui-ci, surtout depuis sa majorité, en 1882, avait donné ses soins et dépensé largement pour accroître encore son trésor. Il avait mis comme une sorte de piété filiale, non seulement à garder intacte cette chose, déjà infiniment précieuse comme relique de famille, incomparable pour sa valeur intrinsèque, mais à l'enrichir de nouvelles acquisitions, d'exemplaires dont plusieurs n'ont leur double nulle part ailleurs. Il voulut même lui procurer un local digne d'elle, et fit, à cet effet, dresser le plan d'un édifice, destiné à la recevoir, et à perpétuer à la fois la mémoire de son père, de celui qui l'avait créée et cultivée avec tant d'amour.

Hélas ! Il comptait sans la trahison du destin. Sa mort, survenue en mai 1900, — John Nicholas Brown n'avait que trente-neuf ans, — ne fit pourtant que surseoir à l'exécution du noble dessein qu'il avait caressé. En effet, une clause de son testament portait que, dans les quatre années qui suivraient sa mort, ses exécuteurs légaux dussent faire cadeau de sa bibliothèque, soit à une corporation spécialement organisée en vue de ce legs, soit à quelque collège ou université du Rhode-Island ou d'un autre Etat de l'Union américaine, à la seule condition, pour l'institution qui en bénéficierait, de donner à cette Bibliothèque le nom de John Carter Brown, et de la conserver toujours à part, bien distincte de toute autre, de lui garder son caractère très spécial.

Le testament ajoutait que le don de la collection serait accompagné, d'abord de la somme de 150,000 dollars destinée à l'achat d'un terrain, et à la construction d'un édifice propre à la contenir, puis de la jolie dotation de 500,000, les intérêts de laquelle devant servir à payer les salaires d'un ou plusieurs bibliothécaires, ainsi qu'à l'entretien et à l'accroissement de la bibliothèque.

Cette offre superbe fut faite aux autorités de l'Université Brown, qui ne se firent pas prier pour l'accepter. En décembre 1901, elles signaient avec les exécuteurs testamentaires de John Nicholas un contrat par lequel elles déclaraient qu'elles étaient prêtes à recevoir ce legs, aux conditions stipulées par le testateur. Immédiatement, on se mit à l'œuvre pour faire ériger, sur les terrains mêmes de l'Université, le monument rêvé par lui. Les plans, que John Nicholas Brown avait fait soigneusement préparer, furent exécutés, sauf de légères modifications. Sa pensée filiale a été comprise, respectée, réalisée à la lettre. Et, le dix-sept mai 1904, eut lieu la dédicace de ce splendide « *memorial* », au fronton duquel on ne lit qu'un nom, celui de John Carter Brown, mais dont toutes les pierres chantent aussi celui de son fils. Ce pavillon gracieux prolongera jusque dans les siècles à venir une double mémoire également chère aux bibliophiles, et aux historiens

épris des antiquités américaines : celle de John Carter Brown, et celle de son fils John Nicholas.

M. George Parker Winship, A. M., Bibliothécaire de l'*Americana*, me fait les honneurs de son royaume avec une courtoisie singulière, et m'introduit dans son cabinet particulier, large pièce admirablement éclairée. C'est là qu'il garde les plus magnifiques joyaux de sa collection. Il en étale quelques-uns sous mes yeux :

— Voici d'abord toute une série de petites cartes géographiques coloriées, dessinées par Vesconte de Maggiolo. C'est là une œuvre originale et manuscrite, qu'on ne sache pas qui ait jamais été reproduite. A la fin, se trouve la suscription suivante :

Vesconte de Maiolo cuius genuè composui in Neapoli
anno 1511 die 20 IAN.

— Et ceci est mieux encore : un album dont la couverture est en velours vert frappé, aux armes impériales. Sur le plat, aux quatre coins, des ornements, en or très pur, ciselés avec une extrême finesse. Je l'ouvre. Dès la première page, se présente une inscription révélatrice :

PHILIPPO CAROLI
AVG. F.
OPTIMO PRINCIPI
PROVIDENTIA

Cela avait donc été fait pour Philippe, fils de Charles-Quint, ce Philippe qui devait régner sous le nom de Philippe II d'Espagne. L'on cite de ce Roi une parole si pleine d'orgueil : « Le soleil ne se couche jamais sur mes États ». Et précisément, nous avons, dans cet album, une collection considérable de miniatures, souverainement artistiques,

où défilent les possessions mondiales sur lesquelles flottait le drapeau de Charles V. Ce dernier avait donc voulu impressionner l'esprit de son fils par une vue générale de l'empire immense auquel il allait être appelé à commander. L'enlumineur auquel fut confiée la tâche d'évoquer ainsi, en raccourci, les diverses parties du domaine impérial, n'était évidemment pas le premier venu. Car chacune des pages de cet album est un pur chef-d'œuvre. Comme cela a été exécuté avec conscience ! Quels infinis détails ! Quelle somptuosité, et quelle variété de couleurs ? Comme les ors en sont toujours éclatants !

Cette merveille a été achetée au prix de 18.000 francs, lors de la vente de la collection Spitzer, à Paris, en 1893.

Je feuillette un gros cahier contenant les lettres que Washington et Reed ont échangées de 1775 à 1778. Ce sont des autographes. L'écriture de Washington est claire, aisée, très facile à lire. Je ne sais ce qu'un graphologue de profession y découvrirait de rare, d'extraordinaire. Moi, qui ne suis qu'un profane en cette matière, j'ose y voir la marque d'un génie droit, honnête, pas compliqué, ennemi des détours, allant à un but très ouvert avec une fermeté douce. Il me semble qu'il s'y reflète aussi une grande élévation, une grande largeur de vues, de la noblesse d'âme, une autorité innée qui s'imposait d'elle-même, par la force de l'ascendant personnel, sans avoir besoin de recourir aux intrigues louches de partis.

— De Washington également, le « Pocket cash acct », ou carnet de dépenses : carnet très humble, qui court de septembre 1794 à fin août 1797. La dernière page porte l'entête septembre 1797, mais elle est restée blanche. Qu'est-ce qui a empêché le héros de la remplir ? Toutes sortes de sentiments s'éveillent en moi dans ce contact avec une toute petite chose intime, qu'un des plus grands hommes de l'humanité a longtemps portée sur lui, et sur laquelle il inscrivait, tout comme un simple bourgeois, au jour le jour, avec une régularité minutieuse, ses moindres dépenses.

— Signalons encore, parmi les autographes, un mandement de

Joannes Zumarraga, premier archevêque de Mexico. Ce mandement est de l'an 1534. Il est de la main d'un secrétaire, sans doute. L'écriture est compassée, nette. Les lettres, bien formées, s'alignent presque comme des caractères d'imprimerie. Ce latin serait très facile à déchiffrer. Cette pièce officielle a été composée pour la prise de possession du siège de Mexico (1). Zumarraga fut un grand homme. L'influence qu'il acquit, au Mexique, fut si considérable qu'elle contrebalança celle du roi d'Espagne.

A en juger par quelques spécimens d'ouvrages portant l'estampille de Mexico, où ils virent le jour vers le milieu du seizième siècle, la Mère-Patrie avait importé en ce milieu nouveau ses meilleurs imprimeurs. Ainsi, à Mexico, en l'an 1563, Bernardino de Sahagun, franciscain, et peut être le plus illustre missionnaire qui ait évangélisé les indiens de cette région, fit imprimer un volume contenant la Règle de sainte Claire, et d'autres constitutions concernant l'Ordre des Mineurs. L'ouvrage se termine par un bref papal. Cet ouvrage est très beau, comme exécution typographique. Et il a d'autant plus de prix qu'il porte l'autographe de l'auteur.

— A Mexico également, en 1561, fut imprimé un *Missale Romanum*, si parfait, si soigné en toutes ses parties, qu'il pourrait servir de modèle à nos modernes éditeurs de livres liturgiques.

— Une élégante plaquette, imprimée à Naples, en 1516, contient l'oraison funèbre de Ferdinand le catholique, prononcée dans cette même ville, cette même année. On y voit la signature de Ferdinand Colomb, fils naturel de Christophe Colomb. — Un superbe volume, édité en 1493, renferme la célèbre traduction de la « Légende Dorée », par Caxton. — Des voyages de Thévenot, l'*Americana* possède l'exemplaire qui fut présenté à Louis XIV en 1674. L'ouvrage est relié très solidement en veau. Dans le plat de la couverture, est empreint l'écusson royal, rehaussé d'or.

(1) Mexico fut érigée en Archevêché, par le pape Paul III, seulement en 1546.

— Sous une reliure magnifique — elle est de Mercier, je crois, — repose, — telle une perle en un écrin soyeux, — un manuscrit d'une valeur inappréciable. En voici le titre :

« Brief discovrs des choses les plvs remarqvables qve Sammvel Champlain de Brovage a reconneves aux Indes Occidentalles au voiage qu'il a faict en icelles en l'année mil Vc IIIj xxXIX ». (1599)

Ce document, qui est tout entier de la main du fondateur de Québec, a été intégralement publié, en édition in-4°, par les soins de l'érudit abbé Laverdière. Et l'on me montre un exemplaire de ce tirage. Il nous serait assez difficile de retracer les étapes successives de ce manuscrit original à travers les collections européennes. Mais nous savons que le propriétaire *Americana* a dû débourser une forte somme pour se procurer ce trésor, que le Canada français lui envie (1). En effet, cela ferait si bien parmi les archives de la ville de Québec, par exemple.

— Enfin, — car il me faut me borner et me résigner à ne donner qu'un aperçu très incomplet des pièces rares que l'on voit aux rayons de cette Bibliothèque, — j'admire une carte géographique, dessinée et signée par Joliet (2), — il n'est pas dit en quelle année. Avec quelle honnêteté naïve les régions, absolument vierges, que l'intrépide découvreur avait ouvertes à la civilisation, sont-elles signalées et décrites ! Et comme il s'était naturellement empressé de baptiser ces pays neufs de noms bien français ! Je me demande pourquoi l'on a supprimé la plupart de ces appellations primitives. Ainsi, tout un immense territoire, là-bas, quelque part vers le centre, avait été nommé « *la Fronte-*

(1) John Nicholas Brown avait acheté ce manuscrit aux descendants de Champlain en 1884.

(2) Je tiens à faire remarquer que Joliet n'écrit son nom qu'avec un l. Pourquoi ne revient-on pas à cette orthographe, qui doit être la bonne ?

nacie ». En voulant perpétuer de la sorte le souvenir d'un homme que tout le monde, dans la Nouvelle-France, vénérait comme un pur héros, Joliet s'était montré exquis de gratitude et de grâce courtisanesque. Pourquoi n'a-t-on pas davantage respecté son œuvre ? Je le comprends, il a été nécessaire de préciser, de rectifier ses découvertes. Forêts, savanes, lacs, rivières, montagnes, tout cela, avant d'entrer définitivement dans l. géographie universelle, devait être plus scientifiquement étudié.

Et pourtant, s'il fallait que le travail de Joliet fut repris, et mis au point, pour avoir droit de cité sur la carte du monde, qu'était-il besoin toutefois d'effacer les désignations originelles, par lesquelles le rude pionnier avait voulu marquer ses découvertes ?

Joliet n'a pas toujours été heureux dans ses intuitions géographiques. Pour lui, le continent américain finit, au nord, à la ligne de la baie d'Hudson. A cette hauteur commence ce qu'il appelle d'un mot qui est resté, encore que la chose ait été reculée bien des degrés au delà : La Mer Glaciale. Et que d'autres inexactitudes encore ! Mais elle nous plaisent plutôt, nous rendent tout rêveur ; elles donnent une saveur toute particulière d'archaïsme et de sincérité à ce premier essai descriptif d'un monde inconnu.

— Je quitte, à regret, ces vieilles et adorables reliques. Je veux seulement noter que, si aucun des ouvrages contenus dans l'*Americana* ne peut être mis en circulation, il est abondamment permis aux curieux et aux chercheurs de venir les consulter ou les lire tout à leur aise. Privilège est même donné de photographier cartes, manuscrits ou tout autre document qu'on désire livrer à la publicité. De leurs incomparables trésors, les autorités de la Bibliothèque John Carter Brown savent être intelligemment et libéralement jalouses. Et c'est tout à leur honneur, comme au grand profit des études historiques.

IV

LA VIE INTELLECTUELLE : UN COURS SUR DANTE

Jeudi, 2 avril

J'assiste à une leçon de M. le professeur Courtney-Langdon, A. B., sur la « *Divina Commedia* ».

Monsieur Langdon est né, et a été élevé, en partie à Rome, où son père exerçait les fonctions pastorales à l'église épiscopalienne d'Amérique, puis à Florence. C'est dans cette dernière ville surtout, je crois, qu'il s'initia vraiment au culte de la Beauté. La « ville des fleurs » semble être sa patrie idéale.

L'on me présente à lui juste au moment où il va entrer dans la salle de cours. Il est d'un abord sympathique. Une grande bonté rayonne à travers sa physionomie. Il s'exprime en français avec une parfaite correction ; et c'est à peine si l'accent étranger perce dans sa prononciation. Environ cinquante étudiants sont déjà rendus à leur place. Je suis très agréablement surpris de voir cette jeunesse américaine impressionnable au charme de leçons sur Dante et s'y porter en si bon nombre. Je sais que M. Langdon est personnellement en grande faveur auprès des universitaires, par sa bonhomie et sa simplicité. Mais enfin, si cela peut être pour beaucoup dans l'empressement que l'on met à venir l'écouter, je veux croire, d'autre part, que le sujet même qu'il traite n'y est pas étranger non plus, et que c'en est même la meilleure explication.

La leçon commence. Chacun a son exemplaire de la Divine Comédie. Mais je ne vois personne se disposer à prendre des notes. Le profes-

seur lit le texte en version anglaise. Il se tient debout, il déclame, il « joue » son cours. Voici exactement sa manière de procéder : on en est au *canto XXVII* du *Purgatorio*. — Et certes, ce chant n'est pas le moins beau ni le moins suggestif de tout ce poème. — Donc, d'assez longs passages en sont cités, — et alors viennent les développements ou commentaires. Et ces commentaires ont un tour très particulier. Ils ne serrent pas de près le texte ; ils n'ont rien de purement littéral ni littéraire ; ils n'ont nullement le caractère d'une discussion philologique, destinée à mettre en relief les détails et les finesses de la langue dont s'est servi l'auteur. Je dirais que ce sont plutôt des considérations, d'une nature surtout oratoire, à propos de Dante, — considérations qui parfois sortent vraiment de son poème, s'en sont inspirées, mais qui, parfois aussi, ne s'y rapportent que de très loin, ne peuvent, certes, être données comme en étant l'interprétation directe et obvie. Que l'on me permette d'offrir quelques exemples de cette manière.

Ainsi, Dante, apercevant la flamme inextinguible allumée dans les régions purifiantes, et entendant l'Ange du Seigneur dire à son guide et à lui :

« Più non si va, se pria non morde,
Anime sante, il fuoco »

« Ames saintes, on ne va pas plus loin, sans passer par la morsure du feu ».

Dante est pris d'une frayeur telle qu'elle fait se tordre tout son corps. Et Virgile alors, comme pour le rassurer :

« Figliuol mio »,
« Qui può esser tormento, ma non morte ».

« Mon fils, ici tu peux trouver la douleur, non la mort »...

— Or, M. le Professeur prend occasion de ce texte pour lancer une tirade contre la peine de mort (1) et contre le système pénitentiaire, en vigueur dans les sociétés modernes. Il dit à ses jeunes disciples qu'il espère qu'ils vivront assez vieux pour voir tout le monde civilisé rayer de son code un tel châtiment, et les geôles se transformer en des asiles de moralisation et de perfectionnement...

Il n'est pas du tout dans mon intention de discuter si la peine capitale, qui est encore presque universellement appliquée, est, oui ou non, un reliquat des âges barbares, qui jure avec nos lumières. Et la question de l'évolution du régime pénitentiel ne relève pas non plus de ma compétence.

Ce que je désire seulement faire remarquer en tout respect, c'est que rien, dans le contexte, n'autorisait une pareille interprétation. Donner la parole de Virgile comme une condamnation de la peine de mort, c'est vraiment jouer sur les mots. Que l'on se rappelle, en effet, que l'on est dans un autre monde, que l'auteur, comme d'ailleurs tout au long de son œuvre divine, parle ici selon la conception catholique, qui enseigne que, après la mort, les âmes, déjà saintes, mais non encore pleinement clarifiées de leurs terrestres souillures, entrent dans un lieu d'expiation suprême par les flammes, où elles achèvent de revêtir la robe d'innocence, qui leur ouvrira les portes du ciel.

Pas n'est besoin d'être grand clerc pour découvrir que c'est là le sens naturel et obvie de ce passage. En tirer une déduction en faveur de l'abolition de la peine de mort, dans le temps et dans l'espace, je le répète, c'est prendre occasion de la *matérialité* d'un texte pour exposer une thèse favorite, et c'est aussi aller contre la pensée de l'auteur.

M. Langdon est beaucoup plus heureux dans l'exposition de ce qui

(1) Je note que le Rhode Island est l'un des états de l'union américaine où la peine capitale soit abolie.

suit. C'est toujours Virgile qui parle, et qui dit au florentin, pour le décider à braver les flammes :

Or, vedi, figlio »,
« Trà Beatrice e te è questo muro ».

« Vois donc, mon fils, entre Béatrix et toi, il n'y a plus que ce mur ».

Et Dante alors, de nous expliquer délicatement, à l'aide d'un souvenir classique (1). — Pyrame mourant qui ouvre les yeux à la voix de Thisbé, et expire après avoir reconnu sa douce amie, — l'effet merveilleux que ce seul nom de Béatrix eut sur lui :

« Lo dolce Padre mio, per confortarmi »,
« Pur di Beatrice ragionando andava »,
« Dicendo : Gli occhi suoi già veder parmi ».

« Mon doux Père, pour m'encourager, allait parlant toujours de Béatrix, et disant : Il me semble déjà voir ses yeux ».

Ce texte très beau, inspire au maître la plus fine théorie psychologique sur ce sentiment idéal et chrétien, — l'amour platonique, — qui a joué un si grand rôle, en particulier au Moyen Age. Il a des termes exquis pour signaler la part de la Madone dans l'œuvre de la Rédemption de l'humanité, il dit que le culte de la Vierge répond aux aspirations les plus pures et les plus naturelles de notre âme, et passe à des considérations très élevées et très justes sur les « Muses » célèbres, créatures de rêve, historiques sans doute, mais poétisées par le génie, portées par lui à la hauteur de symboles, excitatrices de tant d'immortelles réalisations (2).

(1) *Ovide* (*Métam* IV, 2).

(2) On consultera avec profit, sur cette même thèse, le commentaire général des huit derniers chants du Purgatoire, par Ozanam.

« *Le Purgatoire de Dante* », traduction et commentaire, par A. F. Ozanam, 4e édit. p. 635.

L'on nous fait remarquer également tout ce qu'a de savoureux, d'idyllique, la comparaison qui commence par ces mots :

« Quali si fanno ruminando manse »
« Le capre, state rapide e proterve »
« Sopra le cime » ...

« Comme on voit les chèvres, qui couraient rapides et hardies sur les cimes des rochers, avant d'être repues, ruminer maintenant paisibles »....

Délicieuse pastorale, fleurant l'herbe tendre qui duvète les collines ombriennes, coin de nature où les oliviers alanguis épandent de larges taches d'ombres fraîches sur le sol tout chaud d'une lumière d'or :

« Tacite all' ombra, mente il sol ferve »,

Cette élégante notation de paysage italien, familier au poète, s'enlève en touches si pures et si claires, respire un arôme si sain, se sature tellement de gai soleil, et se nuance si délicatement de feuillages ombreux, qu'elle nous repose de la vive peinture des flammes, au milieu desquelles s'acheminaient nos pèlerins de l'infini.

Mais, où M. Langdon devient vraiment superbe, et empoigne son jeune auditoire, c'est dans l'exposition de la merveilleuse finale de ce *canto* ;

Figlio

Tratto t'ho qui con ingegno è con arte ;
Lo tuo piacere omai prendi per duce...
. . . .
Vedi là il Sol, chè in fronte ti riluce ;
. . . .

Non aspettar mio dir più, nè mio cenno :
Libero, dritto, sano è tuo arbitrio,
E fallo fora non fare a suo senno ;
Perch' io te sopra te corono e mitrio.

« Mon fils..., je t'ai mené jusqu'ici par l'effort de l'art et du génie. Prends désormais ta volonté pour guide... Voici le soleil qui luit devant toi... N'attends plus de moi ni parole, ni signe ; ton arbitre est maintenant libre, droit et sain, et ce serait mal fait de ne point agir selon son jugement. C'est pourquoi, te faisant maître de toi-même, je te donne la couronne et la mitre ».

Cette déclaration, par laquelle le cygne de Mantoue, renonçant à sa mission directrice sur son élève, ou plutôt la trouvant finie, remet celui-ci « aux mains de son propre conseil », et le revêt comme de la toge virile, — permet au commentateur de développer toute sa pensée, au sujet du rôle prépondérant qu'il faut donner à la raison, dans la conduite de la vie, et de l'initiative personnelle que chacun doit déployer pour assurer son avenir.

Les phrases concises et lapidaires de la « Divine Comédie », ces quelques sentences, coulées en un style si sobre et si énergique, la majesté grave avec laquelle elles tombent, une à une, de la bouche d'un poète, que l'on aurait à peine cru capable de mouler des maximes empreintes d'une énergie si mâle, tout cela est bien fait pour plaire à cette jeunesse américaine, exercée de bonne heure au rude apprentissage de la vie, naturellement éprise de tâches qui sollicitent l'énergie. Aussi, le professeur a-t-il beau jeu pour faire ressortir tout le relief de ce texte.

On l'écoute, jusqu'à la fin, avec une attention très soutenue. Je devine, rien qu'à voir la tension de ces physionomies, neuves, et déjà si sérieuses, que ses paroles ne frappent pas en vain l'air, et que c'est, pourtant, moins leur esprit, qui s'en repaît, que leur volonté, qui y trouve une règle d'action. Un travail s'élabore au sein de ces

êtres en formation : sous l'enseignement qu'ils reçoivent, dans le mode où on le leur donne, leur intelligence s'ouvre et s'enrichit sans doute, mais comme elle est loin d'en absorber toute l'essence. En vérité, ces jeunes universitaires s'inquiètent moins de goûter des plaisirs purement idéals que de se façonner le caractère par des leçons pratiques, d'application immédiate à leur propre existence.

..... Un souvenir assez récent se lève dans ma mémoire. Au Collège de France, je suivais le cours de M. Morel-Fatio, sur Dante. Et je compare intérieurement sa manière avec celle de M. Courtney Langdon. Quelle différence entre l'une et l'autre! Là-bas, l'on s'attardait à des subtilités de linguistique, des disputes d'école. La topographie dantesque y était expliquée. L'on donnait des détails à propos de chaque personnage historique ou mythologique. Chaque vers était disséqué et analysé par le menu. C'était le grammairien, le philosophe qui parlait, bas, lentement, les yeux sur son texte, comme pour le scruter dans toute sa profondeur, en surprendre les moindres secrets.

Et chacun de l'écouter, penché aussi sur son livre, en remplissant les marges de notes, ne laissant rien échapper des commentaires si secs et si précis auxquels le poème donnait lieu. Cette manière était, certes, beaucoup plus scientifique, et relevait de la haute culture. Mais, bonne à Paris, et pour des esprits rassis, et qui veulent se spécialiser, se consacrer uniquement aux labeurs de la pensée, elle risquerait, auprès de nos jeunes américains, de n'obtenir qu'un succès assez mince. Il faut, je crois, à ces intelligences qui ne perdent jamais de vue les réalités de la vie, et qui se préparent surtout à savoir les aborder de front, — il leur faut un aliment moins raffiné, plus facilement assimilable.

Si superficiel, peut-être, que soit ce cours Dante, dont je viens d'entendre une des leçons, et quoi que l'on pense d'ailleurs de la manière si large avec laquelle cet auteur y est interprété, il n'en est pas moins certain que les élèves qui le suivent doivent y acquérir un sens de la beauté, des notions pures sur le monde et sur la vie, qui

leur seront éminemment utiles. Quel que soit leur avenir, à tous ces jeunes universitaires, — qu'ils se spécialisent, plus tard, dans l'exercice d'une profession nécessairement routinière, et à limites précises, à l'horizon borné, et souvent terne, — ou, que, renonçant aux carrières libérales, ils entrent dans le commerce, l'industrie, ou l'une quelconque de ces spéculations matérielles, qui semblent conduire d'autant plus promptement à la fortune, qu'elles sont, on dirait, plus prosaïques, — l'on peut espérer d'eux qu'ils ne se dépouilleront jamais complètement d'aspirations d'un ordre plus élevé, et que tout leur être, pour s'être imprégné, dans ce contact avec la « Comédie Divine », d'essentiel idéalisme, en gardera comme un parfum à part, souverainement hygiénique contre les vulgarités, les trivialités de l'existence.

— Et ce sera, je crois, le grand profit de ces leçons oratoires, que leur aura données M. Courtney Langdon. A. B.

V

LA VIE RELIGIEUSE — PORTRAITS HISTORIQUES CONFRATERNITÉS — CAUSERIE SUGGESTIVE EN PLEIN SIÈCLE LOUIS XV — LA CULTURE PHYSIQUE ET LA MENTALITÉ AMÉRICAINE

Vendredi, 3 avril

C'est l'heure de la prière.

— Comme je l'ai noté déja, chaque matin, à neuf heures, professeurs et élèves se réunissent dans le « *Sayles Hall* » pour un exercice religieux. J'y vais aujourd'hui. Et je veux tâcher de rendre ici l'impression que me fait l'acte auguste de la prière, accompli avec une telle absence de respect humain, tant de naïve sincérité, par tous ces grands jeunes gens, qui ne croient pas se rabaisser en courbant leur intelligennce devant la Majesté divine.

Et qu'on ne s'imagine pas que ce soit une simple formalité de leur part. Sans doute. la discipline commande cet exercice. Mais est-ce une raison pour que les élèves n'y mettent aucune conviction ? — A nouveau, je me prends à admirer l'esprit chrétien qui a présidé à la naissance de cette grande institution d'enseignement. Et pourquoi ne pas attribuer à l'influence de cet esprit l'essor de son développement merveilleux ?

Dieu n'a pas promis de toujours récompenser, dans le temps, et par des succès terrestres, ceux qui le bénissent et l'adorent. Toutefois, ne le fait-il pas souvent ? — Et je suis bien tenté de rapporter, pour une

bonne part, à la fidélité avec laquelle on observe ici son culte, — si imparfait et tronqué que soit ce culte, — la rapide croissance du petit grain de sévené en un arbre majestueux, abritant sous ses rameaux des multitudes d'esprits avides de lumière.

Ma pensée se reporte avec mélancolie en d'autres pays, où le nom même de Dieu est absolument banni de l'enseignement officiel, et où il paraîtrait inélégant, chez les représentants du pouvoir et de la science, fût-ce seulement de soupçonner l'existence de cet Être souverainement bon et pur.....

Donc, à neuf heures, tous les élèves, — les « *Seniors* » seuls portant la toge aux longs plis flottants, et le béret, — se pressent dans le « *Hall* », la chapelle si l'on veut. Car, ce pourrait être une chapelle, que cette grande et belle salle de style gothique anglais, à voûte en bois précieux, ramifiée de nervures puissantes, à jolies fenêtres cintrées, dont les verrières tamisent si discrètement le jour.

L'orgue prélude pas des accords graves. Puis, tout le monde se lève, et entonne un cantique très court. Onze cents voix, mâles, pleines, soutenues par les roulements de l'orgue, — que c'est beau à entendre ! L'atmosphère en est ébranlée, la voûte en frémit. Alors, on s'assied. Et, du haut de ce que j'appellerai le chœur ou le sanctuaire, celui qui préside, — aujourd'hui, cette fonction est remplie par M. Henry Thatcher Fowler, Professeur d'Écriture Sainte, — lit un texte biblique auquel l'auditoire ne semble prêter qu'une attention assez distraite. Suit une invocation pendant laquelle tous les étudiants inclinent la tête. Le « *Notre-Père* » est récité en commun. Après, un ou deux avis disciplinaires sont donnés, j'allais dire paternellement. Et l'on commence à chanter un hymne à plusieurs strophes, avec la même plénitude de voix, la même virile harmonie, rehaussée toujours par les puissantes modulations de l'orgue. M. Fowler, adresse, l'hymne fini, une supplication au Tout-Puissant, lui demandant de bénir la journée, d'illuminer de ses clartés les plus vives toutes ces intelligences qui vont reprendre leur labeur de pensée.

Et la sortie commence. Les étudiants défilent deux à deux, avec dignité, tandis que l'orgue reprend ses roulements majestueux. — C'est impressionnant, cet exercice. J'en suis tout ému. Il a un incontestable caractère de grandeur. On est très religieux ici. Hier, un professeur me demandait si je ne croyais pas qu'il valût mieux que Brown se dépouillât de son cachet de mysticité, et se sécularisât, comme la plupart des autres institutions de haut enseignement, aux États-Unis. Son caractère confessionnel est, en effet, assez accentué. Ce qui empêche, paraît-il, les professeurs qui sont à la retraite de jouir de la pension accordée par le « *Carnegie fund* », à tous les vétérans de l'enseignement dans les institutions « *unsectarian* ». Et j'admets que c'est là un désavantage matériel dont messieurs les professeurs de Brown peuvent se plaindre.

D'autre part, en se plaçant à un point de vue supérieur, la religion ne mérite-t-elle pas mille fois qu'on lui fasse un sacrifice d'argent? Ne serait-ce pas manquer de noblesse que d'effacer de cette Université sa marque distinctive de christianisme, et de la faire tomber au rang des institutions neutres, pour une simple question de gros sous ?

Puisque je suis sur ce terrain de la religion au « Collège sur la colline », — que l'on me permette d'ajouter que, chaque mercredi après midi des mois de décembre, janvier, février et mars, il y a, dans ce même « Sayles Hall », un exercice appelé Vêpres, au cours duquel un prêcheur ou un orateur de renom prononce un discours. Tantôt, c'est un ministre de quelque confession protestante, tantôt un Président d'Université, tantôt un prêtre catholique. L'on en fait venir de partout, du centre, du sud, ou de l'ouest des États-Unis. Nul n'ignore qu'en Amérique les distances ne comptent pas. Et l'on trouvera tout naturel d'inviter, par exemple, le Président de l'Université du Michigan ou de Californie, à seule fin de donner un discours d'une heure.

L'on m'assure que le Président de Brown, à qui incombe l'honneur de faire ces invitations, choisit toujours des orateurs de premier ordre. Ainsi, le mercredi, vingt-six février dernier, c'était au tour de

M. le D[r] Henry Van Dyke, écrivain remarquable, auteur de « *The blue flower* », et d'autres ouvrages très estimés.

Encore que ces discours s'adressent surtout aux étudiants, le grand public y est admis.— Je rappelle que les Américains, comme, en général, les races anglo-saxonnes et germaniques, se font de l'éloquence un idéal tout autre que celui qui est cher à notre âme latine. Pour eux, l'orateur doit être extrêmement sobre de gestes, et doit avoir une diction plutôt monotone. Ils semblent ne pas croire au feu sacré. Et le « *Deus, ecce Deus* », est, à leur sens, uniquement bon pour les poètes. C'est presque un mystère pour nous de voir des auditoires américains écouter avec grand intérêt, recueillement profond, des discours froids et compassés, débités avec roideur, et presque sans inflexion de voix, sans variété de ton, sans mouvement, sans chaleur. Affaire de goût et de tempérament, sans doute.

Ce « Sayles Hall » est ce que l'on appelle un « *memorial* ».

Sur la façade se lit cette inscription, gravée sur une seule ligne :

FILIO PATER POSUIT MDCCCLXXX

Et, à l'intérieur, sur le mur de droite du vestibule, une plaque de bronze est plus explicite :

IN MEMORY OF
WILLIAM CLARK SAYLES
WHO DIED FEB. 13. 1876
A STUDENT IN THIS UNIVERSITY
THIS HALL WAS ERECTED
BY HIS FATHER
WILLIAM FRANCIS SAYLES

« — A la mémoire de — William Clark Sayles — décédé le 13 février 1876 — Étudiant de cette Université — ce Hall a été érigé — par son père — William Francis Sayles. » —

Les quatre murs du « Sayles Hall » ; — je regrette, à nouveau, de ne pouvoir dire « chapelle », quoique cela en ait tout à fait l'air ; on n'y fait pas, en effet, que la prière ; on n'y entend pas que des discours à base de religion ; il s'y donne aussi des bals et autres amusements purement profanes ; de là vient que si le style de cette grande pièce est vraiment mystique, il n'y règne pourtant pas cette atmosphère particulière aux demeures où l'on prie ; — les murs sont couverts, depuis la cimaise jusqu'à la naissance de la voûte, de portraits à l'huile représentant les fondateurs, et anciens présidents, et bienfaiteurs de l'Université, et les grands hommes de l'État du Rhode-Island.

Je dirais volontiers, à ce propos, le mot célèbre : « ils sont trop ». C'est une profusion, un entassement. Pas un pouce d'espace entre chaque cadre. Petits et grands, portraits en pied, ou bustes, se pressent en rangs serrés. Tous ces yeux qui vous regardent fixement et vous suivent, cela vous fait impression étrange de gêne, de malaise. On en est comme intimidé malgré soi. Cette galerie pourrait être plus sobre ; elle gagnerait à être disposée avec un goût plus rigoureux ; certains tableaux sont de facture plutôt mauvaise,

Au point de vue historique, elle offre pourtant grand intérêt : ces images sont infiniment précieuses comme documents. L'on peut y suivre ce que j'appellerai l'évolution du type américain, à travers ses modalités diverses, depuis les physionomies primitives ou coloniales, honnêtes, arrêtées, volontaires, parfois sèches, souvent très nobles, jusqu'aux figures modernes, qui ont d'ordinaire plus de rondeur, ne respirent aucun idéalisme, dénotent trop de suffisance bourgeoise, satisfaite des autres et d'elle-même.

Je remarque, en particulier, un portrait équestre du général Burnside ; — ce portrait n'aurait-il pas servi de modèle pour la statue en bronze qui s'élève sur le square de la gare Union, à Providence ? — un portrait de Moses Brown, un du révérend Diman, — ancien président de l'Université, et père du distingué recteur actuel du Saint-

George's School. de Newport, — très belle figure de gentilhomme chrétien. Mais je ne puis les mentionner tous.

La place d'honneur, de chaque côté de la tribune présidentielle, est occupée par le portrait de William-Francis Sayles, à droite, et à gauche, par celui de son fils William Clark. Rien de plus commun que la physionomie du premier. Et comme sa pose est horrible ! Le second a une tête assez fine, une taille svelte, quelque chose de distingué dans toute sa personne. Un professeur qui l'a connu me dit qu'il était tout le contraire d'un intellectuel, et voit une intention ironique dans la pile de gros bouquins, que le peintre a mise à l'arrière-plan de son tableau, et sur laquelle le jeune homme, debout, appuie la main.

— Mon guide me mène visiter une « *confraternité* ». C'est un insigne privilège, car une confraternité est un lieu absolument réservé. Comme tout membre est tenu au secret le plus strict, force m'est de me contenter d'observer. Car je ne puis obtenir beaucoup de détails sur ce sujet tout à fait caractéristique de l'esprit qui non seulement règne, mais sévit aux Etats-Unis : je veux dire l'esprit de libre association. Voici toutefois quelques renseignements que j'ai pu me procurer indirectement.

Les étudiants des diverses Universités des Etats-Unis, et même du Canada. s'affilient à des « *confraternités* » complètement autonomes. Chacune de ces confraternités est désignée par deux ou trois lettres grecques. Celle où je viens d'être introduit s'appelle « *Alpha Delta Phi* ». C'est là son nom officiel. Ces confraternités se subdivisent en « *chapitres* ». Il n'y a pas de siège central. Ainsi, la confraternité « Alpha Delta Phi » a un chapitre ici, à Brown, et elle en a un dans toutes les autres grandes Universités de l'Union. En tout, l'on compte, à Brown, dix-sept chapitres, relevant donc de dix-sept confraternités. Chacun se gouverne comme il l'entend. Lorsqu'un jeune homme entre au collège, il peut faire son choix entre l'une ou l'autre de ces associations. Lorsqu'il s'est prononcé et

que les membres du chapitre qui a eu sa faveur ont pris toutes les informations voulues, concernant sa famille, son passé, sa conduite, retentit à son oreille le solennel « *dignus es intrare* ».

En somme, ces confraternités sont tout simplement, je crois, des cercles d'amis qui désirent s'entr'aider, soit pendant, soit par delà la vie de collège. Le secret n'est ici que pour la forme, pour donner à l'association cet attrait du mystère qui exerce tant d'empire sur les hommes.

Chaque « *lettre* », — puisque c'est ainsi que les confraternités sont connues — possède son lieu de réunion, son « chez soi », lequel est, le plus souvent, une maison tout entière, à elle appartenant. Et seuls les initiés, les affiliés y pénètrent. « L'*Alpha Delta Phi* » a donc aussi son « home », où je suis en ce moment, en vertu d'une *autorisation* toute spéciale, que je dois précisément à mon aimable mentor, M. John Francis Greene, membre honoré, bienfaiteur du chapitre « Zeta Psi. » Ce « home » est en bois, recouvert de peinture blanche joliment défraîchie. Cela s'élève à mi-hauteur de la colline, qui, du collège, descend au cœur de la ville de Providence. L'intérieur en est confortable et distingué. Il y a salon, salle à dîner, cabinet de lecture, etc. Dans l'une des pièces, je remarque un très beau lustre en cuivre ouvragé. Les boiseries fines ont un air de vétusté qui plaît : il s'en exhale comme un parfum d'archaïsme. Je suis, évidemment, dans l'une de ces maisons dites « coloniales », c'est-à-dire remontant à une époque que l'on considère presque, dans ce milieu si neuf, comme *préhistorique*.

L'on me présente quelques « confrères ». Ils se montrent accueillants, polis, gracieux. Mais comme ils ont l'air mystérieux, comme ils affectent de paraître énigmatiques ! C'est à qui ne parlera pas. Je dois faire seul les frais de la conversation. Aux questions que je pose, on me répond par un sourire, et en pinçant les lèvres. Et pourtant, les renseignements que je demande sont d'ordre général ; ils ne regardent aucunement l'essence ni le fonctionnement de la confrater-

nité. N'importe ! je ne puis obtenir un mot à l'intérieur de ce cénacle. Il y a quelque chose d'enfantin dans ce mutisme. Ces chapitres ne seraient-ils pas érigés sur le modèle de la célèbre « Académie silencieuse » ?

Quoiqu'il en soit, ils exercent, je crois, une action utile, en groupant les sympathies, les caractères présentant des affinités, et en les portant à s'aider mutuellement, soit au point de vue de la culture de l'esprit, soit même dans les choses matérielles. Et cette action se prolonge par delà les années de collège. Car l'on reste affilié pour la vie, à moins qu'on ne renonce délibérément à la confraternité. Et ainsi il arrive que ceux des membres fidèles qui parviennent à s'enrichir, avec le cours des années, n'oublient pas ce qu'ils peuvent devoir à leur chapitre, mais le dotent plus ou moins magnifiquement, lui créent des rentes, ont à cœur de le combler de bienfaits.

Une courte visite au musée de biologie termine la matinée. Le département est assez complet. On y reçoit un grand nombre de revues anglaises, allemandes et françaises, ayant trait à cette branche de la science. J'y vois des modèles en cire, fabriqués d'après les acquisitions anatomiques les plus récentes et les plus définitives, par un docteur d'Allemagne (1). Ce musée s'accroît de pièces nouvelles, chaque année. D'anciens élèves s'y intéressent particulièrement.

En face de l'archaïque pavillon blanchi où il s'abrite, se dresse la statue en bronze de... devinez qui ? — je vous le donne en quatre, je vous le donne en cent. Lamarck, — Claude Bernard, — Pasteur ? — Vous n'y êtes pas. Jetez-vous votre langue aux chiens ? — L'homme de bronze, qui s'érige ainsi presque à l'entrée d'un monument où l'on s'occupe pourtant de tout autre chose que de gouvernement ou de guerre, c'est Jules César. Cette statue est une réplique de celle de Rome. Le socle porte ces mots : « *Fond. Nelli. Roma.* » Et, sur le piédestal en granit gris, il y a cette inscription :

(1) le Dr Zeigler, de Fribourg-en-Brisgau.

A une heure, M. Courtney Langdon nous rejoint, et nous allons, lui, M. John Francis Greene, et moi, déjeuner à l'*University Club*. L'accès de ce club est réservé à ceux-là seuls qui possèdent un titre universitaire, — que ce titre ait été accordé par Brown ou une autre université de l'Union. C'est une demeure tranquille et charmante. L'intérieur est orné de boiseries sombres. Tout l'ameublement est dans une note discrète et distinguée. Des domestiques en livrée y font le service, comme dans les grands hôtels.

Je profite de l'occasion pour remettre M. Langdon sur quelques-unes des idées qu'il exprimait dans son cours d'hier. Comme il est tout pénétré de Dante ! Et comme la civilisation, le génie italiens, ont façonné à leur image l'âme de ce « yankee ! » Par les goûts, les aspirations, il est plutôt européen qu'américain. Il me semble de passage, en mission ici. Non, certes, qu'il s'y déplaise. Mais il est né à Rome ; il a longtemps séjourné en Italie ; il y fait de fréquents voyages. Comment donc n'aurait-il pas la nostalgie du ciel si pur de là-bas, de cette terre de beauté, de cet air si doux, de ces collines si joliment dessinées, de ces œuvres d'art partout semées à profusion ? — « L'Italie, — me disait un jour mon maître à l'Université de Jérusalem (1), — c'est un rêve, un poème ». — Et, quiconque a une fois vécu ce rêve, voudrait pouvoir le savourer toujours ; quiconque a foulé ce sol, où, « tandis que la poésie n'est, ailleurs, qu'une plante de luxe,

(1) Le très Révérend Maître, M. J. Lagrange.

cultivée comme en serre chaude dans les théâtres et les académies, ici c'est une fleur que les pâtres ramassent, dont les enfants se font des guirlandes (1) », — en garde une impression fine dont aucun spectacle ne peut plus le distraire. Comme l'Amérique alors, en particulier, paraît, en comparaison, jeune et vide, riche seulement d'avenir, sans passé, sans histoire, sans monument ! Comme on trouve opaque son firmament, énervante, sa température aux sautes brusques, quand, en Italie, la voûte est d'azur, le climat, si serein, si berceur, et que tout y chante la douceur de vivre !

M. Langdon me dit de très belles choses sur le culte de la Madone, qu'il comprend, qu'il prône. Et par là, encore, se rapproche-t-il de nous, de notre âme latine, se montre-t-il bien italien. Je ne puis, évidemment, énumérer tous les sujets sur lesquels notre conversation s'égare. Nous nous envolons dans l'idéal : peintures florentines, usages populaires à Rome, tableaux de la campagne romaine, maîtresse diplomatie de la cour pontificale, si sage, si lente, si auguste, qui tient tellement compte du temps, qui s'appuie sur une connaissance si profonde des hommes, diplomatie, où, — abstraction faite d'une assistance supérieure, — le génie italien, naturellement pénétrant et subtil, s'aiguise encore d'une forte culture théologique, — voilà quelques-uns des thèmes que nous effleurons, et qui font, pour moi, de cette heure, un délice.

Après déjeuner, nous passons à la salle de lecture, — pièce délicieuse, où règne un demi-jour, où meubles et boiseries mettent des notes graves, où l'atmosphère a quelque chose de reposant. Dans la vaste cheminée au manteau de chêne, brille un bon feu de bois. Les pieds sur les chenêts, — tout en regardant les flammes souples et sinueuses dessiner leurs langues agiles, et en fumant d'excellents petits havanes, — nous continuons à deviser d'histoire, de littérature. L'histoire, est, sans contredit, la meilleure conquête de notre temps.

(1) Ozanam. — Introduction au Purgatoire de Dante.

La gloire du XIX[e] siècle aura été de renouveler complètement les méthodes historiques, d'inventer des procédés de recherche et de documentation savantes. Les époques les plus lointaines revivent avec une extraordinaire précision, grâce à l'art souverain de nos évocateurs. Mais, si la sagacité de nos critiques s'exerce avec fruit sur les périodes les plus reculées de l'histoire, si elle est assez puissante pour exhumer des civilisations qui avaient depuis longtemps disparu, et pour nous les présenter avec tous les dehors, toutes les apparences de la vie, pour nous en offrir une résurrection, quelles ne sont pas ses réalisations, quand elle s'applique à des sujets plus près de nous, et qu'elle compulse des chroniques toutes chaudes, toutes palpitantes encore d'âmes?

Oh! alors, elle atteint à des résultats absolument merveilleux. Prenons, par exemple, les travaux de Henry Houssaye, sur Napoléon, ou les synthèses magnifiques d'Albert Sorel et d'Albert Vandal, sur la révolution française et l'épopée gigantesque qui en a été la suite. — Quelle manière neuve, large de comprendre l'histoire! Comme c'est fouillé, concis, et à la fois serein, littéraire, empreint de philosophie auguste! Comme on est loin du genre lâche d'un Thiers ou d'un Michelet! L'esprit moderne est devenu difficile. Il ne se contente pas d'à peu près ni de phrases sonores. Il veut une enquête rigoureuse sur les faits, et qu'on lui en présente les conclusions dans un style vigoureux et sobre, où chaque mot porte et soit, en quelque sorte, chargé d'idée...

Mais l'heure s'écoule vite à converser de choses si suggestives. Pour ma part, j'y consacrerais bien l'après-midi. Je n'ai pourtant pas encore tout vu de l'Université, et je touche presque à la fin de mon séjour. Le temps presse. Il me faut faire diligence. Je me dispose à sortir, avec mes hôtes. Chemin faisant, nous nous arrêtons à la galerie des arts, que la ville de Providence a fait ériger, voici quelques années seulement, non loin du « Collège sur la colline », comme pour lui faire honneur, pour ajouter encore à son prestige intellectuel. Ce musée

n'est ni bien considérable ni bien remarquable encore. Ce n'est qu'un noyau, et d'essence plutôt commune. Nous savions cela. Et, si nous y entrons quand même, c'est moins pour en visiter les sculptures et les peintures, que pour avoir accès dans la maison qui y est attenante, et qui, certes, vaut qu'on la parcoure, qu'on y revienne même, tant elle est précieuse à voir, à étudier.

Voici, en deux mots, son histoire :

Un américain, dont je n'ai pas su retenir le nom, s'était enrichi par des voies, qui, hélas ! méritent tout blâme : il avait une maison de jeu. Or, ce monsieur, comme tant d'autres de sa race, avait la manie de collectionner, le goût du bibelot. L'époque de Louis XV eut ses préférences. Et il se mit à acquérir les objets les plus divers, datant de cette période, raffinée jusqu'à la décadence. Il y a eu un style Louis XV, fait de grâce, de mollesse, reflétant une civilisation trop douce, policée à l'extrême. Et ce style est délicat, mignard, a tous les caractères de la mentalité très spéciale qui régnait alors, mentalité comme uniquement préoccupée de se rendre la vie facile, heureuse, coulante. La sève manquait à cette société du XVIIIe siècle. Elle ne pouvait plus se passionner pour les grands devoirs, les actions héroïques. Son unique souci était de se laisser aller au fil d'une existence ouatée, feutrée, sans secousses.

Tout était amoindri, alors, atténué, la passion, le plaisir, la littérature, la politique. Pas de vigueur dans les esprits, pas d'énergie dans les volontés. Une douceur énervante, dissolvante, flottait dans l'air, berçant ce monde alangui de rêves capricieux.

Cet état de société avait donné naissance à un style fait à son image, où tout est en finesse, en joliesse, en excessive délicatesse, lequel peut ne pas plaire à tous, mais trouve des admirateurs fervents jusqu'au fanatisme. Nous en avons la preuve ici même.

En effet, notre américain, épris, comme pas un, de l'art, des modes Louis XV, avait consacré toute une partie de sa fortune à se procurer ce qui, de près ou de loin, appartenait à cette époque, en portait l'empreinte. A force de persévérance, et surtout d'argent, il avait fini par

amasser une collection nombreuse, et d'un très grand prix, où rien ne manquait de ce qui pouvait rappeler le siècle de Louis XV, en particulier au point de vue de l'ameublement des maisons opulentes d'alors.

Cette collection fut offerte d'abord à l'Université Brown. Du vivant ou à la mort de son propriétaire? Je ne sais. L'on m'a seulement dit qu'une difficulté ou un malentendu survint, qui priva le Collège de ce trésor unique, lequel fut légué au musée des arts de Providence.

Mais il fallait lui trouver un local convenable. Un comité se forma à cette fin, qui eut une idée heureuse, peut-être suggérée par le donateur lui-même. Puisqu'il s'agissait de caser des objets en style Louis XV, et que cette collection comprenait tout ce qui pouvait garnir l'intérieur d'une riche maison d'alors, l'on préleva une souscription, et l'on fit de suite ériger, tout à côté du musée, une élégante demeure, dans le goût et selon l'architecture de cette époque. Cela fini, on en orna les diverses pièces de toutes les choses qu'elles étaient destinées à recevoir, qu'elles appelaient en quelque sorte, par toutes leurs lignes, leur disposition, les sujets de leurs tapisseries, les ciselures de leurs boiseries, la qualité et la couleur de leurs peintures. Et ainsi fut réalisée l'une des merveilles les plus piquantes qu'il y ait dans tous les Etats-Unis.

En pleine ville américaine, active et affairée, dans un milieu neuf et tout au présent, s'élève donc un édifice dont la vue nous reporte deux siècles en arrière, au sein d'une civilisation vieillie, fatiguée, efféminée, sans ressort, sans idéal, livrée à des fantaisies de Bas-Empire. Et ce n'est pas seulement par sa forme, son architecture, mais encore par tous les détails de son ameublement, que ce palais évoque, à s'y méprendre, un pays et un âge si différents des nôtres. Tout y est de ce qui pouvait rendre l'existence aisée, confortable. En le visitant, on se prend à sourire à l'affirmation, tant de fois entendue, que le confort dans l'ameublement est d'invention moderne et américaine. Comme on savait autrefois parer son intérieur avec un luxe discret et distingué, en faire un « nid » bien moelleux et bien chaud, où tout flattait l'œil,

reposait l'esprit! Cette maison est complète. Il y a cuisine, salle à dîner, salon, boudoir, chambres à coucher, fumoir. Comme, l'automne et l'hiver, les feux de bûches, dans ces adorables cheminées, devaient projeter de charmants reflets sur ces meubles d'acajou, ces superbes parquets de fine marqueterie! Et quel fini, quel art dans tous ces objets! Ainsi, les buffets et les bureaux sont ornés de poignées et de charnières de cuivre, ciselées avec un goût suprême! La camelote, la pacotille, l'imitation, la contrefaçon, sont les glorieuses trouvailles de notre temps. Notre démocratie se contente de trompe-l'œil, qui ne coûtent pas cher. Mais alors, on faisait solide, on se servait de matériaux non falsifiés, et on y mettait le temps. Le moindre ouvrier était un artiste. Les odieuses machines n'étaient point venues encore supplanter la main de l'homme, ni encombrer le monde de choses sans valeur, fabriquées en hâte par des forces aveugles. Tout avait un cachet esthétique.

Ainsi, ces argenteries sont solides, de bonne espèce. Ces porcelaines sont fines et rares. Tous ces meubles, — lits, tables, armoires, fauteuils, — sont « honnêtes. » On en peut sans doute discuter le genre, le style. Mais comme l'essence en est pure, et l'exécution, consciencieuse, artistique! Je voudrais pouvoir décrire par le menu tous les trésors anciens semés à travers tous ces appartements. Et quelle impression, étrange et délicieuse, — impression de lointain, d'exotisme, — je ressens au cours de ma visite dans cette maison Louis Quinze! Tout y favorise tellement l'illusion du passé, l'évocation d'un siècle mort, tout nous y rappelle si nettement l'une des modalités de l'existence humaine, à une époque de douceur et d'élégance, que, — n'était la fraîcheur trop grande des murs, la blancheur neuve des boiseries, le lustre vierge des parquets et des escaliers, — l'on croirait vraiment rêver, et l'on s'attendrait à voir le propriétaire du lieu, en pourpoint brodé, bas de soie, souliers à boucles, perruque poudrée à frimas, venir lui-même vous faire les honneurs de ses appartements.....

— Je dis adieu à M. Langdon, et sous la conduite de l'aimable

M. Greene, je vais visiter le grand « *Gymnasium,* » appelé Lyman, du nom de son donateur.

C'est vaste, et aménagé au complet pour tous les genres de « sports. » Les élèves sont tenus de consacrer cinq heures par semaine aux exercices athlétiques. Un spécialiste a la charge de ce département ; et c'est sous sa direction « éclairée » que les étudiants se livrent à la « *physical culture* ».

Au « gymnasium » est attenant un magnifique bassin de natation, — le « *Colgate Hoyt Swimming Pool,* » — construit en 1903 seulement. Dans un réservoir immense, à fond d'émail blanc, ondule une eau très pure, qu'en hiver l'on garde tiède. Que l'émeraude en est donc transparente et fine ! Je contemplerais longtemps cette essence, harmonieuse en sa mobilité, aux reflets d'un vert léger, fuyant, imprécis, lequel s'évanouit et reparaît tour à tour, nuançant si délicieusement l'épaisse couche de cristal. Mais je ne puis donner une minute à la rêverie. La réalité me réclame.

Devant tous ces appareils, qui ne suggèrent que le culte de la force physique, ne sont destinés qu'au développement des muscles, je demande à M. Greene s'il n'y a pas exagération peut-être de ce côté, et si, en général, dans les universités américaines, l'on ne fait par la part trop large à la « physical culture ? »

Et lui de me répondre, non sans un accent de mélancolie : « De bons esprits le croient et le déplorent. Ces exercices athlétiques ont comme débordé leur cadre naturel et secondaire. D'une chose utile à la bonne santé de l'esprit et du corps, — « *mens sana in corpore sano,* » ainsi que l'entendaient les anciens, l'on a fait une branche importante de l'enseignement, une question capitale dans la vie de collège. C'est passé à l'état d'institution régulière. On met ça sur le même pied que le cours de lettres ou de philosophie.

« Et pourtant, voyez. Etrange créature que l'homme ! Ces mêmes jeux, qui, s'ils étaient facultatifs, attireraient tous les élèves, strictement obligatoires qu'ils sont, les fatiguent, les ennuient. Beaucoup ne s'y

donnent qu'avec répugnance et dégoût, sans doute par cela seul qu'on les leur impose.

« Quant aux joûtes où l'on voit les étudiants des diverses universités rivaliser de force et d'adresse, mon avis est qu'elles ont été créées et qu'elles subsistent par l'effet de notre mentalité, avide d'énergiques distractions. L'américain travaille beaucoup. Il reste des heures, l'esprit tendu, appliqué aux affaires. Il lui faut un dérivatif puissant, quelque chose qui le sorte de lui-même, l'arrache à ses ordinaires préoccupations. Il ne se soucierait pas de concours oratoires ou littéraires. Ce n'est pas son genre. Ça demande encore de l'attention, une dépense de fluide nerveux. C'est de la subtilité, de la quintessence. Ça ne provoque pas le bon gros rire. Les exercices athlétiques, au contraire, c'est si vite compris. Et cela a lieu en plein air. C'est sain. Cela repose. Voilà le genre de divertissement que notre grand public, notre nation, à la phase actuelle de sa vie, goûte surtout, et qu'elle goûtera peut-être toujours. Sur ce point, les universités sont influencées par le milieu où elles évoluent.

« Quand notre civilisation se sera épurée, affinée, on pourra lui offrir des plaisirs plus délicats »....

VI

TROUVAILLE D'HUMANISTE
RAPPROCHEMENT CURIEUX

Le soir

.... Je suis à mon bureau, occupé à rédiger mes impressions de la journée, quand le même M. Greene paraît, tenant à la main un vieux bouquin, à la couverture toute jaunie, à la tranche fanée. Il le feuillette d'un air intrigué, et, en m'en indiquant quelques passages, me demande si ces formules spéciales de prières, qui s'appellent litanies, en honneur dans nos églises, ne seraient pas inspirées d'une coutume de la Rome païenne? Voici, en effet, des textes curieux qui le donneraient à croire. Ils sont tirés de la collection des « *Scriptores Historiae Augustae* (1).

Au chapitre XVIII de la vie de *Commodus Antoninus* (180-192 p. chr. n.) par *Aelius Lampridus*, il est dit que le Sénat, après la mort de cet empereur détestable, poussa des acclamations par lesquelles il donna libre cours à ses sentiments au sujet de sa personne et de son règne. « *Acclamationes senatus post mortem Commodi graves fuerunt. Ut autem sciretur quod judicium senatus de Commodo fuerit, ipsas acclamationes de Mario Maximo indidi et sententiam senatus consulti.* » Viennent alors ces acclamations, dont nous ne voulons citer que quelques-unes :

(1) *Scriptores historiae Augustae,* iterùm recensuit adparatumque criticum addidit *Hermannus Peter.* Volumen prius. — *Lipsiae.* In aedibus *B. G. Teubneri.* MDCCCLXXXIIII.

« *Hosti patriae honores detrahantur.* »
« *Parricidae honores detrahantur.* »
« *Parricida trahatur.* »
« *Hostis patriae, parricida, gladiatos in spoliario lanietur.* »

« *Que les honneurs soient refusés à l'ennemi de la patrie! Que les honneurs soient refusés au parricide! etc., etc.*

Mais voici un passage encore plus caractéristique :

« *Juppiter optimè maximè* »,
« *Serva nobis Pertinacem* ».
« *Fidei prætorianorum feliciter* ».
« *Prætoriis cohortibus feliciter* ».
« *Exercitibus Romanis feliciter* ».
« *Pietati senatus feliciter* ».
« *Parricida trahatur, rogamus, Auguste, parricida trahatur* ».
« *Hoc rogamus, parricida trahatur, exaudi Cæsar* ».
« *Delatores ad leonem, exaudi Cæsar* ».
« *Te salvo, delatores ad leonem* ».
« *Te imperante, delatoribus fustem* ».
« *Exaudi Cæsar : carnifex unco trahatur* ».
« *Carnifex senatus more majorum unco trahatur* ».
« *Sævior Domitiano, impurior Nerone, sic fecit, sic patiatur* ».

Nous ne croyons pas nécessaire de traduire. Même ceux de nos lecteurs, qui ne sauraient pas le latin, pourront remarquer que c'est le même mouvement, le même rythme que dans les litanies, et parfois les mêmes expressions.

Dans la vie d'Alexandre Sévère — p. chr. n. — 222-235, — par Aelius Lampridius, — je trouve ce qui suit, aux chapitres 6 et 11 :

« *Pridie nonas Martias, cum senatus frequens in curiam (hoc est in ædem Concordiæ templumque inauguratum) convenisset, rogatusque esset Aurelius Alexander Caesar Augustus, ut eò veniret, ac primò recusasset, quod sciret de honoribus suis agendum, deindè postea venisset, adclamatum* » — « La veille des nones de Mars, le sénat s'étant rassemblé dans la curie, c'est-à-dire dans la demeure et le temple de la Concorde, et ayant prié Aurèle Alexandre César Auguste d'y venir, celui-ci déclina d'abord l'invitation, sachant qu'on voulait lui rendre des honneurs, mais il s'y rendit ensuite, et fut ainsi acclamé :

« *Auguste innocens, di te servent!* »
« *Alexander imperator, di te servent!* »
« *Di te nobis dederunt, di conservent!* »
« *Di te ex manibus impuri eripuerunt, di te perpetuent!* »
....
« *Antonini nomen suscipias rogamus* ».
« *Præsta bonis imperatoribus, ut Antoninus dicaris* ».
Nomen Antoninorum tu purifica »...

« Auguste innocent, que les dieux te conservent ! »
« Alexandre empereur, que les dieux te conservent ! »
« Les dieux t'ont donné à nous, que les dieux te conservent ! »
« Les dieux t'ont arraché des mains de l'impur, que les dieux te » perpétuent ! »
« Nous vous en prions, prenez le nom d'Antonin », etc.

— Également, dans la vie de *Claude* — *p. chr. n. 268-270*, — par *Trebellius Pollion*, au ch. IV est un autre passage du même genre, qu'il serait, je pense, superflu de citer. Nous devons en avoir dit assez pour prouver, en effet, que l'Eglise catholique, en introduisant, dans sa liturgie, ces prières que l'on nomme litanies, n'a fait qu'utiliser pour

son culte, et appliquer au vrai Dieu et à ses saints, des formules qui, pour la plupart, avaient cours dans le paganisme, et servaient à honorer les idoles et les empereurs. Ce n'est, certes, pas là le seul exemple de sage assimilation qu'elle nous ait donné.

Établie au cœur même de l'empire romain, — si fortement organisé, soumis à une discipline à la fois si savante et si pratique, administré avec un art si serein et si profond, — l'Eglise emprunta à ce grand corps des éléments qu'elle remania et adapta à sa vie propre. Il est vrai qu'elle tenait du Christ l'essence de sa constitution. Mais, puisque son divin Fondateur l'avait établie sous forme de vraie et parfaite société, il n'y a rien eu que de normal à la voir se modeler, dans le détail, sur le régime le plus admirablement hiérarchisé, le plus savamment constitué qui fut jamais. D'ailleurs, la Providence, qui avait voulu que le « grain de sénevé », semé par Jésus, en Palestine, fut transplanté dans la Rome des Empereurs, ne l'avait pas fait sans une intention profonde, que l'histoire de l'Eglise a suffisamment dévoilée. La Rome papale devait succéder à la Rome impériale. Les Romains avaient été, à travers le monde, les précurseurs inconscients de l'Evangile. Ils avaient, par leurs conquêtes et leur système de gouvernement, ouvert la voie à l'apostolat, et comme préparé les peuples à un règne supérieur et spirituel : celui de l'église.

Quoi d'étonnant, dès lors, de retrouver, dans les pratiques de cette Eglise, dans ses lois, dans son fonctionnement, dans sa manière de gouverner, des choses évidemment inspirées du pouvoir souverain qui l'avait précédée, et sur les débris duquel elle devait établir son immortelle royauté ? Dieu se sert de tout. Et souvent les hommes se font, sans le vouloir le moins du monde, sans même s'en douter, les instruments de son action...

— Voilà les considérations qui me sont suggérées par ces vieux textes latins, dans lesquels il faut chercher, je crois, l'origine, l'idée première de nos litanies. Je remercie cordialement M. Greene de me les avoir signalés. Tout le mérite de cette trouvaille, — si trouvaille il y a,

— lui revient. Et nos lecteurs s'empresseront, tout comme nous, de lui en faire compliment (1).

(1) Nous ne voulons pas absolument donner ceci comme une découverte, précieuse en liturgie. C'était, en tout cas, une révélation pour nous. Aucun des auteurs que nous avons sous la main, Cabrol, Leclercq, et autres, — ne traite cette question d'archéologie chrétienne. M. Greene aime tout ce qui se rattache aux choses liturgiques. L'un des livres de sa bibliothèque, qu'il a le plus de plaisir à feuilleter, est un vieux missel romain. Cette disposition d'esprit est assez curieuse chez un homme, excellent d'ailleurs, mais qui n'appartient pas au catholicisme.

VII

PROGRAMMES D'ÉTUDES — LES DEGRÉS
UNE LECON D'ÉCRITURE SAINTE
LE "*COLLEGE LIBRARY*"

Samedi 4 avril

Que de matières l'on enseigne à Brown! Je crois vraiment que toutes les branches des connaissances humaines figurent au programme. Qu'on en juge pas l'énumération suivante :

— Histoire de l'art ancien et moderne ; théorie des beaux-arts ; leçons de dessin, de peinture, de sculpture, d'architecture ; l'art de la Renaissance est spécialement étudié.

— Les diverses espèces d'astronomie.

— Littérature et histoire bibliques : cela comprend l'hébreu, l'arabe, la littérature hébraïque, la critique textuelle de l'ancien et du nouveau testament, l'histoire et la littérature juives, l'histoire et la littérature chrétiennes des premiers siècles, principes de critique et de recherches historiques.

— La Botanique.

— Toute la chimie.

— Toutes les formes du génie civil.

— L'anatomie comparée.

— Science économique.

— L'anglais, comme langue et comme littérature.

— La biologie.

— Langues et littératures germaniques.

— Histoire et littérature de la Grèce.

— Histoire de l'Europe, depuis le Moyen Age jusqu'à nos jours.

Histoire politique et constitutionnelle des États-Unis. Cours général d'histoire américaine. Principes de critique et de recherche historiques.

— Philologie indo-européenne.

— Toutes les branches des mathématiques.

— La mécanique.

— La philosophie, et, sous cette rubrique, l'on comprend la logique, la psychologie théorique et expérimentale, l'histoire de la philosophie, l'éthique, la philosophie de la religion. M. Meiklejohn donne un cours spécial de philosophie kantiste et post-kantiste. La « *Critique de la raison pure* » y est étudiée en tant que source de l'idéalisme allemand.

— L'éducation : Son histoire. Étude critique de l'éducation moderne. Principes fondamentaux de l'éducation. Psychologie et hygiène de l'éducation. Méthodes pratiques d'enseignement.

— La physique.

— L'électricité.

— Histoire et littérature romaines.

— Langues et littératures romanes : on entend par là les trois littératures espagnole, italienne et française.

— Science politique et sociale.

— Enfin, la culture physique.

L'on estimera, sans doute, que cette liste est assez longue. Voilà un programme bien rempli. Il y en a pour tous les goûts et toutes les aptitudes. L'on aurait, en effet, bien tort de s'imaginer que les étudiants doivent s'initier à toutes ces diverses branches du savoir humain. Cela serait d'abord matériellement impossible. Ou trouver, dans les quatre années de cours, le temps de faire de tout cela à la fois ? Aucun cerveau n'y pourrait tenir. Et puis, quel génie serait assez universel pour embrasser des matières si diamétralement oppo-

sées, — la bible et la mécanique, — l'histoire littéraire et l'électricité, la philosophie de Kant et le génie civil, — assez souple pour passer, sans effort, de l'une à l'autre ? Et où mèneraient des études si différentes ? Quel en serait le fruit ?

Les Américains sont, certes, trop pratiques pour courir après de pareilles impossibilités. Voici, au contraire, ce qui se passe, et comment l'on procède.

L'Université Brown confère divers degrés. On peut y obtenir le titre de « *Bachelier-ès-arts* », — « *Bachelier-en-Philosophie* », — « *Bachelier-ès-Sciences* », — (génie civil, mécanique, ou électricité). Nous laisserons de côté, pour le moment, les grades supérieurs de « *Maître-ès-arts* », — « *maître-ès-Sciences* », et de « *Docteur en Philosophie* ». — Ce dernier titre est le plus élevé qui soit accordé ici, — l'Université n'ayant pas encore de Faculté de Droit ni de Médecine. Et l'on peut se demander si elle en aura jamais, si elle ajoutera jamais ces deux départements à la liste de ses cours déjà si nombreux ? — La chose est fort douteuse. L'établissement d'une Faculté de médecine coûterait, à lui seul, plusieurs millions. Car, si l'on faisait tant qu'en fonder une, il faudrait de suite la mettre sur un pied qui lui permît de rivaliser avec sa voisine, celle de Harvard. Or, cela demanderait des sommes fabuleuses, — celle de Harvard étant l'une des plus belles et des mieux outillées du monde. Inutile d'y songer, donc. Et d'ailleurs, à quoi bon ? — Harvard est à la porte. Et de même, pour la Faculté de droit. Il y en a suffisamment, dans la Nouvelle-Angleterre. Le moment n'est pas venu d'en ouvrir une nouvelle, ni d'entrer en concurrence avec celles qui existent déjà, et qui répondent amplement aux besoins de la nation.

L'on ne court donc aucun risque à prédire que, d'ici bien des années, Brown s'en tiendra à ses facultés actuelles, — quitte à les renforcer des acquisitions les plus récentes, dans les domaines qui leur sont propres, et à hausser toujours le niveau intellectuel de son corps enseignant.

Maintenant, lorsqu'un jeune homme donne son nom comme élève de Brown, et se fait enregistrer comme tel, il doit dire pour quel diplôme il a l'intention de concourir, dans quelle spécialité il désire se fixer. Ceci fait, on l'inscrit comme candidat à tel ou tel degré. Alors viennent ce que l'on appelle les « *entrance requirements* », — examens préalables à l'admission définitive, examens qui supposent des études antérieures sérieuses et étendues, une culture littéraire et scientifique assez complète. Toutefois, les certificats émanés des collèges « affiliés » tiennent lieu d'examens, et attestent, aux yeux des autorités de Brown, que le sujet en question a la compétence voulue pour se livrer à des études plus hautes, dont le résultat sera un titre universitaire.

Que ce soit pour un degré ou pour l'autre, le cours est de quatre années : *Freshman-Sophomore-Junior-Senior*. On ne dit pas étudiant de première ou de deuxième année, par exemple, mais « *Freshman*, *Sophomore* », etc. Évidemment, la matière des cours varie, suivant les départements. De l'élève qui se prépare au Baccalauréat-ès-arts » l'on exige d'autres études que de celui qui veut simplement décrocher un diplôme de « bachelier-ès-sciences ». Chaque étudiant doit suivre quinze heures de cours par semaine. Il y a, pour chaque département, les cours obligatoires, et il y a aussi le fameux système des cours facultatifs, — *elective studies*, — inventé, je crois, par M. le Président Charles Elliot, de Harvard, en tout cas vulgarisé par lui, à tel point qu'il est maintenant en vigueur dans presque tous les collèges de l'Union.

Et voici en quoi cela consiste. Le nombre de cours obligatoires, dans la « *freshman year* », par exemple, prendra, mettons, dix heures sur les quinze qui sont de règle. Les cinq heures qui lui restent, et qu'il doit, de toute nécessité, remplir, l'élève pourra assister à tel et tel cours qu'il voudra, choisis parmi parmi une longue liste.

Il en est de même les autres années, avec cette différence, toutefois, que, à mesure qu'on avance, diminuent les heures à donner aux cours

obligatoires, et que l'on peut consacrer toujours plus de temps à suivre des cours facultatifs. J'ai écrit, tout à l'heure, qu'il y avait, pour chaque département, des « *elective studies* ». Cette affirmation était trop absolue, et je tiens à la corriger de suite. En réalité, seuls les étudiants qui se destinent au « Baccalauréat-ès-arts », ou au « Baccalauréat en Philosophie », jouissent de droit, du privilège, assez original, de pouvoir se porter à des cours de leur choix. Les autres, c'est-à-dire les aspirants au titre de « Bachelor-ès-sciences », mécanique ou électrique, sont astreints à des cours, la plupart techniques, et qui prennent tout leur temps. Cependant les « *sophomores* », ou élèves de deuxième année, peuvent, avec l'agrément de leur chef de département, choisir quelque autre cours étranger à leur spécialité, non inscrit sur leur programme d'études. Et ainsi, il arrive qu'un futur ingénieur-électricien peut aller se reposer de la sécheresse de ses expériences positives, dans l'audition d'une leçon sur Dante ou sur Molière.

— Tous ces détails sont un peu arides. Mais comment les omettre dans une étude sur une université? N'en composent-ils pas l'essence ? N'en sont-ils pas l'âme même ? Je ne pouvais insister moins longuement là-dessus, et n'est-il pas urgent non plus qu'on s'y attarde davantage. Cela doit suffire pour faire comprendre tout ce qu'a de particulier, et même d'un peu étrange, pour un esprit européen, le fonctionnement de cette grande institution.

J'ajouterai seulement, au sujet du « doctorat-en-philosophie », titre suprême que l'on puisse obtenir ici, — un renseignement qui peut avoir sa valeur. Quiconque, ayant franchi avec succès les épreuves du Baccalauréat et du Magistériat ès-arts ou ès-sciences, se spécialise dans une branche quelconque des connaissances humaines, — arts, lettres, sciences, — et en arrive à posséder à fond sa matière, à la maîtriser complètement, peut parvenir au doctorat, après un examen oral très sérieux, et une thèse écrite sur le sujet de son choix. Cette thèse, destinée à l'impression, doit présenter, en corps de doctrine, toutes les

recherches, et, s'il s'agit de physique et de chimie, toutes les expériences que le candidat a pu faire, dans l'ordre de connaissances auquel il s'est borné, toutes les idées nouvelles qu'il a pu acquérir sur ce point. Cette *thèse* doit être la *synthèse* où se concentre le travail de plusieurs années.

Le titre de Ph. D. — signifie donc une supériorité, officiellement reconnue et attestée, dans l'un ou l'autre domaine du savoir humain. « Philosophie » est pris ici tout à fait dans son sens étymologique et littéral. Docteur-en-philosophie veut dire que, quelque soit le genre d'études auquel on s'est donné, l'on possède « sagesse éminente » en cette spécialité, on la connaît, non pas seulement par le dehors, de façon peut-être brillante et pourtant superficielle, mais dans son fond, dans sa nature, dans ses causes les plus lointaines et les plus profondes : « *Philosophia est scientia rerum per altissimas causas.*

Hier matin, au sortir du « Sayles Hall », l'on m'avait présenté à M. le Dr Henry Thatcher Fowler, Ph. D., Professeur de littérature et d'histoire bibliques. Et ce dernier avait bien voulu m'inviter à assister à son cours de ce matin. A l'heure dite, dix heures et quart, je vais donc le prendre au « *Seminary* » (1) biblique, et nous nous rendons ensemble à la salle de cours.

M. Fowler est très versé en Ecriture-Sainte. Il a publié, sur des questions d'histoire et d'exégèse, des ouvrages pleins d'érudition. Le manuel dont se servent ses élèves, cette année, est de lui. Il est intitulé : « *Outlines of Biblical History and Literature* ». Il l'a préparé en collaboration avec le Dr Sanders, célèbre professeur de Yale. C'est un travail de précision, tout en dates et en faits.

Le cours de ce matin roule sur les voyages de S. Paul. On étudie la

(1) L'on appelle « *Seminary* », une salle, avec bureaux et bibliothèque, où se trouvent les principaux livres et revues concernant chaque spécialité. Chaque département a son *Seminary* ouvert aux professeurs et aux élèves.

période de ses missions aux gentils, de 44 à 64. C'est une discussion honnête de difficultés chronologiques. On veut connaître la date exacte des premiers voyages missionnaires de l'Apôtre. — J'entends un élève demander au maître si l'Epître dite de Jacques est de ce Jacques appelé « frère de Jésus ? » — Le professeur ne se compromet pas dans la réponse. — Les élèves sont tous très appliqués. Ils tiennent à se munir de notions très exactes. On les initie à la « critique interne », — à ces variations de style, qui font découvrir divers auteurs, à tout le moins diverses rédactions dans un même ouvrage. La physionomie de Pierre et celle de Paul sont enlevées en touches aisées et sûres. M. le Professeur préfère, à ce qu'il appelle le « pétrinisme », l'universalisme de la doctrine paulinienne. Il dit que, dans le passage des Actes (XIV 11 et seqq.) où Barnabas et Paul se défendent si énergiquement d'être Jupiter et Mercure, il y a de la « théologie naturelle ».

Dans l'après-dîné, visite à la Bibliothèque de l'Université, « *College Library* ». C'est un monument de style assez particulier, en brique relevée de pierre. Cela ne fait pas grande impression. Cela a l'air trapu, ramassé. C'est en forme de croix grecque, avec deux dômes octogones, superposés. Cela a fait « son temps », puisque c'est déjà « vieux » d'un peu plus d'un quart de siècle. Cela date, en effet, de 1875. Ça ne suffit plus aux besoins présents. Pour l'époque, c'était presque une merveille. Mais on est devenu difficile. Ce n'est plus ni assez grand, ni assez commode, ni assez luxueux. On y étouffe. Il y fait sombre. L'intérieur a été trop sacrifié au dehors. Pour toutes ces raisons, et d'autres encore, l'on songe à bâtir, très prochainement, un édifice spacieux et moderne, qui devra coûter au moins un million (1). Je me suis laissé dire que M. Carnegie, comme de juste, avait donné, à cette fin, la jolie somme de deux cent cinquante mille dollars. On

(1) On a commencé, en juin, à jeter les fondements de ce nouvel édifice.

trouvera facilement le reste. Et bientôt, le « *College Hill* » comptera un monument de plus, ne le cédant, sans doute, en rien, aux plus belles bibliothèques qu'il y ait aux États-Unis.

Sur les parois intérieures du dôme, je note les inscriptions suivantes :

COLLEGIUM INSULÆ RHODIENSIS
A. D. MDCCLXIV CONDITUM
PROPTER LIBERALITATEM NICOLAI BROWN
AB EJUS NOMINE APPELLATUM EST
UNIVERSITAS BRUNENSIS
A. D. MDCCCIV

—

« Le collège de l'île de Rhodes, fondé en l'an du Seigneur 1764, à cause de la libéralité de Nicolas Brown, fut appelé, de son nom, Université Brown, en l'an du Seigneur 1804 ».

—

JOHANNES CARTER BROWN
NATUS A. D. MDCCXCVII
VIVUS HUJUS BIBLIOTHECÆ FAUTOR
MORIENS ADHUC MEMOR
HUNC LOCUM
PECUNIAMQUE HUIC ÆDIFICIO STRUENDO
TESTAMENTO LEGAVIT
OBIIT A. D. MDCCCLXXIV

—

« John Carter Brown, né l'an du Seigneur 1797, de son vivant favorisa cette bibliothèque, s'en souvenant encore en mourant, légua par testament ce terrain et de l'argent pour construire cet édifice. Il mourut en l'an du Seigneur 1874. »

—

[redacted]

VIRI EX COLLEGIO ACADEMICO DELECTI

FACIENDUM CURAVERUNT

A.D. MDCCCLXXV INCEPTUM

A.D. MDCCCLXXVII FINITUM EST

« Des hommes, choisis parmi le collège académique, se sont occupés de faire élever cet édifice, lequel a été commencé l'an du Seigneur 1875, et a été fini l'an du Seigneur 1877 ».

—

MELIOR EST ENIM FRUCTUS MEUS AURO
ET LAPIDE PRETIOSO
ET GENIMINA MEA ARGENTO ELECTO

—

BEATUS HOMO QUI AUDIT ME
ET QUI VIGILAT AD FORES MEAS QUOTIDIE
ET OBSERVAT AD POSTES OSTII MEI

PROV. VIII-19-34.

« Mon fruit est meilleur que l'or, que l'or pur »,
« Et que la pierre précieuse »,
« Et mon produit est préférable à l'argent ».

—

« Heureux l'homme qui m'écoute »,
« Qui veille chaque jour à mes portes »,
« Et qui en garde les poteaux ! »

—

La Bibliothèque renferme environ 150.000 volumes. Tous les élèves y ont libre accès. — Je remarque le buste en marbre de John Carter Brown, et celui de Tristam Burger, L.D.D, 1770-1853, qui fut professeur d'éloquence et de Belles-Lettres à l'Université de 1825 à 1828. John Carter Brown a une très belle tête, très pensive.

A signaler aussi, une grande horloge antique, en bois, avec cette inscription, sur plaque d'argent :

The
Family Clock
Of
Admiral Esek Hopkins
presented
By his grand danghter, Miss Elizabeth Angell
A.D. 1855 (1)

—

Le trésor le plus curieux de cette bibliothèque, c'est la collection dite « *Harris American Poetry* ». Cette collection comprend uniquement la poésie américaine (dans le sens large du mot américain). Il y a là 8.000 volumes de vers. Joli chiffre, n'est-ce pas ? Qui aurait cru que l'Amérique eût été déjà si féconde, sinon en poètes, du moins en versificateurs ? — Il y a là des exemplaires introuvables. Telle plaquette qui a l'air de rien, qui renferme à peine quelques strophes, a été payée dans les quatre ou cinq cents dollars. Sur le mur de la petite chambre où cette collection précieuse est entassée pêle-mêle, je lis cette inscription :

(1) Horloge de famille de l'amiral Esek Hopkins. Présentée par sa petite-fille, Mlle Elisabeth Angell, l'an du Seigneur 1855.

(1) AMERICANA HARRISIANA
QUAM AB ALBERTO GORTON GREENE INCOHATAM
ET A CALEB FISKE HARRIS MAXIME AUCTAM
UNICE A SE PERFECTAM
HUIC BIBLIOTHECÆ TESTAMENTO LEGAVIT
HENRICUS BOWEN ANTHONY

—

« Cette collection dite « *Americana Harrisiana* », qui fut commencée par Albert Gorton Greene, et considérablement augmentée, complétée uniquement par Caleb Fiske Harris, — fut léguée, par testament, à cette bibliothèque, par Henri Bowen Anthony ».

(1) Il y manque le premier mot, le mur ayant été réparé à cet endroit.

CONCLUSION

Dimanche 5 avril 08

... Me voici au terme de mon séjour dans cette grande et hospitalière Université.

Ce n'est pas sans une réelle mélancolie que je me prépare à la quitter tout à l'heure, que je lui ferai mes adieux. Car, j'ai appris à l'admirer, même à l'aimer. Au cours de mes visites, longues et fréquentes, j'ai senti se former, d'elle à moi, des liens forts et doux. Et c'est pour cela, sans doute, que son âme s'est prêtée si facilement à toutes mes investigations, et que je n'ai éprouvé que la joie la plus noble à mener jusqu'au bout mon enquête minutieuse sur tous les détails de son organisation et de sa vie.

J'avoue naïvement avoir beaucoup profité, durant ces huit jours. J'ai eu comme la révélation d'un monde que je ne connaissais guère que de nom, et dont je ne soupçonnais pas l'action si intense, l'influence, si sérieuse, dans l'ordre intellectuel. Je savais qu'il y avait des Universités américaines, mais j'ignorais la valeur de leur enseignement, et, pour tout dire, je n'étais pas à cet égard, sans quelque septicisme. Pouvais-je croire que ces esprits, à tendances éminemment pratiques et positives, qu'elles doivent façonner, aimaient à s'y nourrir de pensées pures, à vivre en contact avec les maîtres de la pensée antique et moderne ?

Or, mes propres observations m'ont suffisamment édifié sur ce point. Et vraiment, dans un pays où les « affaires » semblent être la

grande question, où, selon le mot de M. Carnegie, les affaires sont constituées à l'état « d'empire » (1), il y a donc des oasis de fraîcheur et de quiétude, où l'on cultive les plus belles œuvres du génie humain, et où l'atmosphère est comme saturée d'intellectualisme, parfumée d'atticisme ; où, à côté de départements où se forment des ingénieurs, il y a les salles, plus nombreuses et plus fréquentées, qui retentissent journellement d'accents inspirés par les classiques de tous les pays et de tous les siècles, où les écrits immortels des poètes, des philosophes, des orateurs, de Grèce et de Rome, de France et d'Angleterre, d'Allemagne et d'Italie, sont exposés, commentés, et où l'on fait la part très large aux meilleures productions contemporaines, dans tous les genres.

Il va peut-être paraître que nous généralisons un peu trop nos conclusions ? Mais nous en avons le droit et le devoir. Et le mot du poète peut parfaitement s'appliquer à l'étude que nous venons de faire d'une Université particulière :

Ab uno disce omnes

Les Universités américaines, en effet, présentent une organisation à peu près semblable. Leur système est le même dans son essence, et ne diffère que par des modalités purement accidentelles. Et c'est sans prétention aucune que nous osons revendiquer, pour notre « monographie », le mérite d'offrir un tableau, en raccourci, de la vie et de l'enseignement, au sein de toutes les grandes institutions intellectuelles des États-Unis.

J'espère qu'on voudra bien, aussi, la trouver consciencieuse. Car nous n'avons rien négligé pour puiser nos informations aux meilleures sources, pour observer par nous-même. Si, par hasard, quelque erreur s'y était glissée, nous saurions gré qu'on nous la signalât. Et, quant à

(1) *L'Empire des affaires*, — c'est le titre d'un ouvrage que le célèbre milliardaire a, du moins, inspiré, et qu'il a signé.

nos jugements personnels, à nos appréciations de certains faits, de certains auteurs, de certaines tendances, s'ils ne plaisent pas toujours, nous les avons émis sans vouloir blesser personne, sans arrière-pensée. L'on pourra contester mes critiques. Si je n'ai pas réussi à être toujours impartial, je demande que l'on ne doute jamais, du moins, de mon absolue sincérité, — laquelle doit assez percer dans ces pages. Et, puisque la parole de Montaigne, si souvent citée, nous revient à la mémoire, on nous la passera, comme à tant d'autres écrivains :

« *C'est icy un livre de bonne foy, lecteur* » (1)

..... Au moment où je parcours une dernière fois, par un beau soleil, sous un ciel très bleu, ces vastes terrains de l'Université Brown, que j'ai visités d'abord dans un nocturne pacifiant et discret, — en jetant un regard suprême sur tous ces édifices où se concentre une vie supérieure, je songe à la parole de l'Evangile : « Une ville, située sur une montagne, ne peut être cachée. » (2)

Ce « *Collège sur la colline* », où j'ai coulé des instants délicieux, et auquel il m'est si agréable d'offrir ce travail, — rien ne peut l'empêcher non plus, je ne dis pas simplement d'être vu au loin, d'impressionner les yeux par le nombre et la majesté de ses monuments, — mais, par la vertu de cette flamme de la pensée, du savoir, qu'il entretient, et avive, et veut rendre plus forte et plus brillante, — d'irradier, — par delà la grande ville qui se déroule à ses pieds, par delà l'Etat du Rhode-Island, jusqu'aux confins du pays, — le culte de la beauté intellectuelle, l'amour de l'idéal.

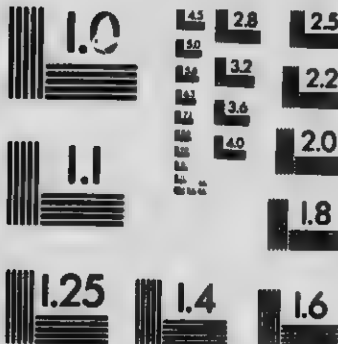
(1) Essais. Advertissement de l'autheur. Edit. Froment MDCCCXXV.
(2) « Non potest civitas abscondi suprà montem posita. » Matth. V. 14.

APPENDICES



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

APPENDICES

A. — *Un article de la Revue des Deux-Mondes*

J'achevais de corriger les épreuves de cet ouvrage, quand la « Revue des Deux-Mondes » du premier septembre m'est arrivée avec un article renfermant des vues intéressantes sur les questions que nous venons de traiter. Cet article est de M. Firmin Roz. Il est intitulé : « *L'énergie américaine* », — *d'après les plus récentes observations.* — Nous ne croyons pas que l'auteur soit jamais venu aux Etats-Unis. Et cela n'est peut-être pas indispensable à quiconque veut parler avec compétence des choses américaines. Mais combien, — si intelligent et si impartial que l'on soit, — est-il préférable, en ces matières, de voir et de juger par soi-même, que de s'en rapporter aux observations d'autrui !

M. Roz donne la liste des ouvrages dont il s'est inspiré pour la rédaction de son travail. Et certes, ce sont des ouvrages sérieux, encore que de mérite bien différent. Nous regrettons cependant de n'y pas voir figurer celui d'Edmond de Nevers : « *L'âme américaine* », — lequel a paru à Paris, en 1900, chez Jouve et Boyer ! M. Roz doit pourtant connaître cet ouvrage ; il doit savoir le cas qu'en faisait Brunetière, qui en donna, peu de temps après sa publication, une longue et substantielle analyse, dans cette même *Revue des Deux-Mondes* précisément. — Dans le second volume surtout, se trouvent des observations qui

eussent été fort utiles à M. Firmin Roz, et qui lui eussent permis de nuancer davantage sa pensée. Car, le grand reproche que nous oserons lui faire est justement d'avoir organisé, en un système peut-être trop absolu, et comme en corps de doctrine, toute une série de remarques et de faits, qui ne seront jamais qu'insuffisamment exprimés, dans leurs infinies variations, par des formules philosophiques. M. Roz également, à notre humble avis, suit d'un peu trop près, et cite avec trop de complaisance, les ouvrages de M. Jules Huret, — lesquels sont loin d'avoir la valeur de ceux de MM. Bourget, de Rousiers, d'Avenel, Paul Adam, Bargy, et autres. — M. Jules Huret est, avant tout, un *reporter*. Comme tel, il excelle à donner, à des petits faits, ou à des paroles insignifiantes, une autorité « *représentative* », qu'ils n'ont certainement pas en eux-mêmes. Et il y a, généralement, une grande naïveté dans ses observations.

Pour revenir à l'article de M. Firmin Roz, ce qu'il dit du « catholicisme américain » et des « écoles confessionnelles » par exemple, est dans la note fausse, à laquelle notre oreille devrait être habituée, depuis le temps que nous l'entendons. Tout dernièrement encore, M. Louis Madelin, à peine retour d'Amérique, nous la chantait. Mais nous n'entamerons pas de discussion ici à ce sujet. Nous voulons seulement citer, de l'article de M. Firmin Roz, ce qui se rapporte à *l'éducation aux États-Unis* et aux *universités américaines*. Après toutes les réserves que nous avons faites sur l'ensemble de son travail, nous lui devons bien cette compensation.

... « L'éducation (aux États-Unis) a une fin tout utilitaire... Il faut une certaine vigueur intellectuelle et des connaissances pour le commerce, la langue, les affaires en général; les sciences, grâce aux applications industrielles, sont devenues d'indispensables auxiliaires du travail. La richesse enfin, une fois acquise, crée des obligations, entraîne à des raffinements qui ne s'accommodent guère d'un état trop primitif et trop fruste. L'instruction est donc, de toutes façons, et à tous égards, bienfaisante, nécessaire ; mais elle reste un moyen. On

ne la recherche ni pour elle-même, ni parce qu'on attend d'elle une carrière toute faite ; il n'y a pas de carrière toute faite en Amérique, et le savoir n'apparaît pas encore comme un but. On ne l'acquiert jamais qu'en vue d'un objet bien déterminé... C'est ce constant souci de l'utilité immédiate qui donne à l'éducation américaine son caractère. Rien ne ressemble moins à notre idéal français de « l'honnête homme », lettré, mondain, préparé aux douceurs et aux élégances de la vie sociale par une culture que les salons devaient achever. L'éducation était alors une œuvre lente, patiente, complexe et harmonieuse, où collaboraient les chefs-d'œuvre du goût, les exercices d'école, des traditions savantes, un milieu raffiné. On ne visait qu'à polir l'esprit et à l'aiguiser. On lui donnait la précision et l'éclat. Il pouvait servir à tout, mais ne suffisait à rien ; ou plutôt il suffisait à sa tâche, qui était de donner à « l'homme du monde » toute sa valeur et au commerce social tout son prix.

« Là-bas, il s'agit d'armer en hâte l'individu et de l'équiper sommairement... La meilleure éducation est celle qui lui mettra en main l'arme dont il a besoin tout de suite pour la lutte d'aujourd'hui ou de demain... La destination pratique des études, leur fin immédiatement et résolument utilitaire, doit contribuer à nous expliquer aussi l'importance qu'on attache à la culture physique. La santé et la force ne sont pas moins nécessaires dans la lutte pour la vie que l'intelligence et les connaissances. Les Américains semblent même penser qu'elles le sont davantage. De là leur prestige ; de là l'extrême faveur des exercices qui peuvent aider à les acquérir, les conserver et les accroître. Les matches intercollégiaux des Universités préoccupent infiniment plus l'opinion que les programmes ou les concours littéraires...

... « En plein épanouissement de prospérité matérielle, les Américains ont résolu de créer chez eux les organes d'une haute culture. A mesure que s'accroissaient la population et la richesse, que grandissait son corps, l'idée se faisait jour, d'assurer aussi à la nation une vie spirituelle, de l'élever à la dignité des aînées qu'illustrèrent la Science,

l'Art et la Pensée. Il ne paraît pas possible d'expliquer autrement le prestige, assez indéfini d'ailleurs, des études scientifiques et littéraires, le zèle généreux des millionnaires, la multiplication des universités et des collèges...

« Dans ce pays de décentralisation, dans cet État qui n'est qu'une fédération d'États toujours plus nombreux, voici qu'on rêve d'une sorte d'impulsion centrale donnée à l'esprit américain. Elle assurerait aux États-Unis, dit un de ses plus ardents promoteurs, — John W. Hoyt, — une véritable suprématie intellectuelle parmi les peuples de la terre. C'est, après le *trust* des religions, le *trust* de l'intellectualité. Il ne faudrait pas, si nous inclinions à trouver cet enthousiasme un peu naïf, oublier que le peuple américain, grâce à son génie organisateur et à ses ressources colossales, s'est vu souvent réaliser, d'un seul coup, de grands desseins et improviser de grandes choses. Mais il ne s'avise point assez que ce sont celles où la collaboration du temps n'est pas nécessaire ou du moins indispensable. Son audace peut bien surmonter tous les obstacles ; elle ne saurait remonter en quelques années le cours des siècles, et ravir à ceux-ci leur trésor d'épargnes patientes et de traditions lentement amassées... C'est pourquoi l'Université de Washington ne suffirait sans doute pas à « assurer aux États-Unis la suprématie sur tous les peuples de la terre ». C'est pourquoi aussi les Universités déjà existantes ont encore, en dépit de leurs progrès réels, de plus grands progrès à réaliser. Leur vie un peu factice est superposée comme du dehors à celle de la nation ; elle n'en émane point ; elle n'est même pas toujours fondue avec elle.

« Il y a beaucoup d'illusions, et quelque puérilité, dans la complaisance avec laquelle certains Américains croient à leur culture classique. Mais, si déjà beaucoup de jeunes gens se persuadent volontiers qu'ils sont devenus des humanistes consommés, si c'est une mode pour les deux sexes d'imiter les études philologiques de l'Allemagne et les études littéraires de la France, cela même est un signe du prix que l'on y attache et du cas que l'on en fait. L'influence allemande,

expliquait à M. J. Huret, le président Harper, de l'Université de Chicago, « a développé le goût de la forte science et du travail méthodique. Nous devons à présent cultiver chez nous le goût de l'esthétique et de *l'expression*. C'est l'influence française qui nous le donnera »...

B. — *Quelques détails sur la vie des étudiants*

A Brown, — et je pense qu'il en est ainsi dans toutes les grandes Universités américaines, — les étudiants logent à l'Université même dans ces immenses bâtisses, qui s'appellent *dormitories*, et dont on serait assez en peine de définir le style, Chaque élève peut y avoir son bureau de travail ou petit salon, et sa chambre à coucher. Mais le plus souvent, les étudiants habitent deux par chambre, — soit que cette chambre se compose d'une seule grande pièce, toujours bien éclairée et bien aérée, soit qu'elle comprenne deux chambres à coucher, ouvrant sur un salon commun. L'occupant peut meubler son appartement à sa guise. J'ai vu des chambres qui avaient l'air de vrais boudoirs, des salons où rien ne manquait de ce qui peut donner le confort et flatter l'œil. Il y avait piano, fauteuils splendides, objets d'art, tels que peintures, bronzes, etc., bibelots. Les étudiants ont toute permission de recevoir chez eux. Assez souvent, ces salons s'ouvrent à des réceptions intimes auxquelles sont conviées des personnes de la haute société, dames et messieurs. Un soir de février dernier, j'ai assisté à l'une de ces réceptions, où l'aristocratie de Providence comptait ses meilleurs représentants. Il y eut chant, musique; la conversation roula sur des sujets distingués. Un goûter fut servi, à la préparation duquel avaient contribué les hôtes et leurs invités. C'était cordial et charmant. La vie sociale commence donc, pour les élèves, dès les années d'Université. Ils y ont, chacun, leur petit « home » où ils sont parfaitement libres de recevoir leurs amis. Et nous ne croyons pas que ce soit un inconvénient. Bien au contraire. La jeunesse étudiante, aux Etats-Unis, n'a rien de « la bohême ». Et je me demande précisément si les relations de société, que l'on continue d'avoir, tout comme si on était au sein de sa famille, ne sont pas pour beaucoup dans la bonne tenue évidente, que j'ai remarquée.

Les étudiants vivent par petits groupes, par petits cercles, assez impénétrables l'un à l'autre. Certes, les rapports nécessaires qu'ils doivent avoir avec tous sont empreints d'une politesse et d'une correction parfaites, et aussi d'une grande loyauté. Mais il n'y a de véritable intimité qu'à l'intérieur de ces « familles d'esprits » constituées par une sympathie mutuelle et des goûts qui s'harmonisent.

C. — *A propos de l'*Americana

En juillet dernier, la ville de Québec célébrait le troisième centenaire de sa fondation par Sammvel Champlain de Brovage. Or, l'on sait les inappréciables documents concernant Québec même, et le Canada en général, que renferme celle des bibliothèques de l'Université Brown qui s'appelle *Americana*.

Ces documents, — manuscrits de Champlain, ouvrages de Jacques Carties, cartes de Joliet, diplômes royaux, etc., etc., — les autorités de l'*Americana* ne pouvaient s'en départir, même pour un temps, ni les envoyer figurer dans la vielle cité canadienne, où ils eussent certainement constitué l'une des grandes « attractions » du tri-centenaire.

Cependant, afin d'atténuer, dans la mesure du possible, la portée du refus qu'il avait dû opposer aux organisateurs de ces fêtes de leur confier temporairement ses trésors, le bibliothécaire, M. George Parker Winship eut l'heureuse idée d'en faire une exposition complète, dans la grande salle de l'*Americana*. La nouvelle en fut communiquée aux journaux.

De sorte que, pendant plusieurs semaines, le public a pu défiler devant ces souvenirs infiniment précieux, qui rappellent les efforts de la France, en particulier, pour ouvrir le Canada et tout le nord de l'Amérique à la civilisation européenne.

M. George Parker Winship a donné là une preuve de bon vouloir dont tout le Canada français doit lui savoir gré.

D. — *Le Français à l'Université*

Le Français n'est guère en honneur au « collège sur la colline ». Et il en est à peu près de même dans toutes les autres Universités américaines. Quelqu'un a déjà fait la remarque, que, par une assez étrange anomalie, on y confie le plus souvent l'enseignement du *français* à des *Allemands*. Cela est quelque peu ironique, sinon dans l'intention des autorités, du moins en fait.

Le français, aux États-Unis, est considéré comme une chose de luxe. Il est de bon ton de l'apprendre, et dans la haute société, on se pique de le savoir, on affecte de le parler. Mais, pratiquement, à quoi cela mène-t-il ? Quel avantage peut-on en attendre, au point de vue *carrière* ? Et comme, selon le mot de M. Firmin Roz, plus haut cité, « l'éducation ici a une fin tout utilitaire », alors l'on s'explique que, dans les Universités américaines, l'on n'insiste pas sur l'enseignement de la langue et de la littérature françaises. Oh ! certes, on y rend hommage théoriquement, l'on a une haute idée de nos écrivains, de nos penseurs, de nos poètes. Mais, en fait, on s'inquiète assez peu de les connaître.

Le vingt-six février dernier, M. Louis Madelin, en tournée de conférences en Amérique, venait *lecturer* à Brown. Son sujet était : « *Madame Roland et les Girondins* ». Or, à cette conférence tout à fait remarquable, il n'y avait pas cinquante personnes, dont à peine quatre ou cinq messieurs. Le reste se composait de dames de la haute société de Providence. Le personnel étudiant ne comptait pas *un seul* représentant.

Je ne veux pas être pessimiste, mais, en ce pays, l'anglais et l'allemand sont les deux langues maîtresses qui absorbent tout. Quant au « doulx parler de France », — c'est une fleur fine que l'on cultive avec amour en de petits cercles, mais que la grande masse ignorera sans doute toujours.

TABLE DES MATIÈRES

Achevé d'imprimer
le quatorze septembre mil neuf cent huit
par
G. LANGLOIS
à Châteauroux (Indre-France)